

Hélène Louise  
Du même auteur, chez le même éditeur :  
(Auto-édition)

Les Enfants de l'Hyphale d'Or :  
(une série en quatre volumes)

1. Louglediya, le Royaume des deux Couronnes
2. Le Royaume des deux Couronnes en péril
3. La Malédiction du Phénix
4. La Chimère de Feu (à paraître)

L'Éveil des Éclipsés :  
1. Vauvert

Lysandre Chalkhill :  
1. Filigranes

Les Silences de Thalès

Nouvelles :

- Chétif et La Mort (Un conte en hommage à Terry Pratchett)
- Une surprise pour Enguerrand
- L'Élue
- Un piano en hiver (Nouvelle précédent "Les silences de Thalès")

Cette longue nouvelle se déroule quelques années avant le roman "Filigranes", la série de Lysandre Chalkhill. Elle a été écrite de manière à être lue confortablement hors contexte, avant ou après la lecture du roman. Vous trouvez toutefois, à la fin de ce récit, un glossaire reprenant les termes spécifiques à ce monde imaginaire, auquel vous pourrez vous référer.

N'hésitez pas à visiter mon blog, la page facebook de la série et ses photos, et à me laisser un mot ici ou là, pour me faire part de vos impressions, qui me seront fort utiles. Vous trouverez les liens à la fin du texte.

Bonne lecture !

*Hélène Louise*



— Bien. Vous avez résidé au pensionnat résidentiel de Fougères depuis votre naissance et avez été scolarisé à l'école de Sainte Ursule, puis au collège-lycée Stevano, où vos notes ont toujours été excellentes, malgré...

Elle s'interrompt en rougissant.

— Malgré mon absentéisme répété ?

— Oh, non ! Voyons, non, bien entendu. Il serait injuste de parler d'absentéisme alors que vous ne pouviez pas faire autrement, les pupilles sont déjà bien assez pénalisés par les réquisitions incessantes, ou les emprunts, voulais-je dire...

Elle s'embrouillait, rougissant de plus belle.

— Je plaisantais, mademoiselle.

— Oh. Je n'avais pas compris, répondit la jeune femme en haussant nerveusement les épaules, faisant courir une onde brillante le long de son plumage satinée. Bon, où en étais-je... Ah oui, vos aptitudes scolaires. Il n'est pas courant de voir un tel dossier, aussi brillant que le vôtre, vous savez. Vous pourriez prétendre à n'importe quelle bourse d'études de votre choix, je doute qu'elle vous soit refusée ! Avez-vous réfléchi à la voie qui vous intéresserait ?

— Vous êtes très jeune.

Saisie par la question, son interlocutrice protesta avec véhémence.

— Je vais avoir vingt-trois ans, et j'ai toutes les qualifications requises pour ce poste, que j'occupe depuis bientôt six mois !

— Ce n'était pas un reproche, juste une constatation. Le dernier pupille libéré à Fougères nous avait parlé d'un très vieux lumo, un peu dur d'oreille, déverdi par les années.

— Ah, je comprends. Il a dû être reçu par mon prédécesseur, Basil Champu. Monsieur Champu a tenu ce poste de manière bénévole durant de longues années, mais des soucis de santé l'empêchent dorénavant de s'absenter trop longtemps des serres de Ploërmel, où vivent et travaillent les siens. Les responsabilités de ce poste ont fusionné avec celles de deux autres, afin de proposer un emploi salarié. Je suis employée par le Comité de Soutien. Mais nous ne sommes pas là pour parler de moi, reprit-elle brusquement. Je vous demandais quelle voie d'études vous séduirait.

Le doux visage, rond et aimable, tentait un air sévère peu convaincant, et Horace réprima un sourire.

— Parlez-moi plutôt de cette bourse d'étude.

— Étant donné votre dossier, elle sera généreuse, rassurez-vous. Vous pourrez poursuivre la formation de votre choix sans manquer de rien.

— Je ne me soucie pas de cela, mais de l'origine de ce financement éventuel.

— Eh bien... des donateurs, bien sûr.

— Je me doute bien, mademoiselle, que ce ne sont pas les Résidents qui paieraient mes études ! Je vous demande le nom de ce fonds. Si vous êtes autorisée à me le communiquer.

— J'imagine que oui... il s'agit du Fonds Commun d'Aide aux Pupilles Résidentiels.

— Ce n'est donc pas un fonds distinct de celui qui permet de soulager les réquisitions des orphelins ?

— Non, c'est le même. Enfin, plus exactement c'est le fonds principal, géré par le Comité, qui en redistribue la plus grande partie aux orphelinats résidentiels du Grand Ouest.

— Ainsi, tout argent attribué aux bourses d'études des orphelins majeurs est une spoliation des enfants en âge de réquisition ?

— Eh bien, c'est une façon de voir les choses, c'est vrai, murmura Emérance. Mais justement, dans votre cas précis, dans la mesure où vous n'avez, si j'ai bien compris, que très rarement bénéficié d'allègements de réquisitions...

— Pas rarement. Jamais.

La jeune femme eut un petit sursaut de surprise, les petites plumes du haut de ses ailes s'ébouriffant d'un seul coup. Elle se renfonça dans sa chaise, comme pour mettre plus d'espace entre eux elle et son visiteur. Horace ne lui en tint pas rigueur, connaissant la mauvaise réputation des rares pupilles aux réquisitions excessives : la plupart étaient des personnes instables, parfois même inaptes à vivre en société.

— Mais comment est-ce possible ? Je croyais que tous les enfants bénéficiaient de tels allègements !

— L'orphelinat de Fougères fonctionne un peu différemment. Il possède un statut à part, le plus gros des dons proviennent directement des familles Hautes Castes de la ville et des environs, et ceux-ci choisissent eux-mêmes les enfants dont ils souhaitent alléger les réquisitions.

— Mais c'est tout à fait à l'encontre des principes du Comité ! s'exclama fougueusement la jeune femme. C'est outrageant, comment est-il possible que je ne sois pas au fait de cet arrangement, c'est vraiment étrange, j'ai pourtant vérifié soigneusement chaque détail du dossier hier soir...

Elle éparpillait les feuillets étalés devant elle, comme si une nouvelle page allait en surgir par magie.

— Officiellement l'orphelinat ne compte que quarante places. Mais les bâtiments ont été agrandis il y a une trentaine d'années, suite au don conséquent d'un bienfaiteur ; après mon départ, les orphelins seront au nombre de cent treize.

— Comment savez-vous tout ça ?

Horace haussa les épaules, ne souhaitant pas mentionner Ambroisine Foucard, la directrice de l'orphelinat.

— Et qui est ce généreux bienfaiteur ? insista-t-elle.

— Un des principaux donateurs de l'orphelinat de Fougères. C'est lui et son épouse qui désignent les orphelins qui bénéficieront d'allègements.

— Anicet de Saint Aubin ?

— Tout juste.

Un petit silence s'installa. Le joli visage de son interlocutrice s'était fermé, ses lèvres pleines plissées de contrariété. Anicet de Saint Aubin était bien connu pour ses positions envers les enfants métis des orphelinats résidentiels. Il faisait partie de ces personnes convaincues que la meilleure façon de décourager les unions mixtes était de faire état, le plus publiquement possible, des souffrances des enfants nées de ces unions illicites, entre deux humains de races différentes.

Les pensées d'Emérance devaient avoir suivi le même cours, car elle remarqua :

— Pourtant, ne serait-il pas plus logique, à la lumière des convictions malsaines de ce genre de personne, de répartir les allègements, de manière à ce chaque enfant en pâtisse le plus possible ?

— La logique n'a rien à faire dans le mode de pensée d'un fanatique, mademoiselle.

— Je vous en prie, appelez-moi Emérance.

— Si vous voulez. En pratique Anicet de Saint Aubin délègue le choix à sa femme et à ses trois filles, qui apprécient les enfants les plus mignons et les plus souriants. Et je n'ai jamais été un bel enfant. Ni souriant.

Emérance ne répondit pas tout de suite, cherchant sans doute un déni poli. Horace savait très bien que sa physionomie – teint pâle et visage maigre de nocto, cheveux noirs en brosse et yeux orange foncé, presque rouges, de félide – n'était pas très attrayante. Enfant, elle lui avait même valu le surnom de Dracula, un sobriquet qui l'avait poursuivi des années durant.

— Ainsi vous n'avez jamais pu profiter d'allègement de vos réquisitions. Cela fait... une moyenne d'un jour sur deux ?

— C'est ça.

— Pendant quinze ans.

— Oui. Vous comprenez ainsi, Emérance, que je ne souhaite pas soustraire le moindre argent du fonds destiné aux pupilles. Les réquisitions abusives sont néfastes, surtout chez l'enfant, comme vous le savez certainement.

— Oui, je le sais. Mais comment avez-vous réussi à apprendre si bien, avec si peu de temps pour vous remettre de vos réquisitions ?

— J'ai des facilités ; et j'aime apprendre. Alors, que me proposez-vous ?

— Ce que je vous propose ?

La jeune femme, qui avait repris peu à peu une attitude détendue, manifestement rassurée sur l'équilibre mental d'Horace, le dévisagea avec surprise, les lèvres entrouvertes, les sourcils froncés.

— Comme avenir ?

Horace avait un peu mauvaise conscience de s'amuser ainsi aux dépens d'une personne si peu expérimentée, mais rire d'une situation était toujours une compensation, aussi maigre soit-elle.

— Eh bien, j'avoue n'avoir pas bien réfléchi à autre chose qu'à des études supérieures en ce qui vous concerne.

— Voulez-vous que je vous aide ?

Emérance rit un peu nerveusement.

— Ce n'est pas la manière classique de procéder, mais enfin si vous avez des idées, pourquoi pas ?

— Je n'ai pas tant d'idées que de la méthode. Procédons par ordre. La quasi-totalité des tâches de nettoyage sont réservées aux exos, il y a donc peu de chances que je trouve du travail dans cette branche.

— En effet.

— Ensuite, je devrais sans doute réfléchir à faire carrière dans une maison de tolérance...

Emérance rougit violemment, et Horace ajouta malicieusement, le visage très sérieux.

— Croyez-vous que j'aurais une chance ? Non, vous avez raison, je ne suis pas assez avenant.

— Mais, mais, il y a tellement d'autres opportunités, et je suis là pour vous les indiquer !

— Sauf que vous n'avez pas bien préparé notre entrevue.

— Non, répondit-elle plutôt froidement. Mais figurez-vous que votre cas est loin d'être unique, et que j'ai plusieurs possibilités qui pourraient vous convenir.

— Je suis curieux de savoir dans quelle catégorie d'ex-pupilles vous me classez.

— Très simple : pupille de sexe mâle, en bonne santé, apte à un travail relativement complexe. Et au métissage discret.

— Ah... Je n'avais pas pensé à ça, admit Horace.

— Votre père était un nocto et votre mère une métisse nocto-félide, reprit Emérance sans le regarder, les yeux fixés sur le dossier qu'elle feignait de compulsier encore. Vous êtes trop

robuste pour un nocto, mais avec des verres teintés comme ils aiment en porter, vous pourriez passer malgré tout.

— Vous croyez vraiment ? Que je ferais un nocto convaincant ?

— Certainement pas. Vous êtes beaucoup trop arrogant, pour commencer !

Horace se mit à rire doucement.

— Vous m'avez percé à jour, mademoiselle. Il faut dire que peu de gens ont ainsi accès à mon dossier complet.

— Cela vous dérange ?

— À votre avis ? Aimerez-vous qu'un étranger prenne connaissance des moindres détails de votre vie ?

— Je détesterais ça !

Horace se tut un moment, surpris du ton véhément.

— Alors, à quel genre de travail serais-je bon selon vous ?

Emérance le dévisagea un moment, comme pour s'assurer qu'il ne se moquait pas d'elle, avant de reprendre la parole.

— Je pourrais sans doute vous trouver un poste chez un haute-caste désireux de s'épargner la présence d'exos de service. Il se trouve encore certaines personnes pour les trouver dérangeants, vous savez.

Horace opina en silence. Les exos formaient un groupe à part, qui ne frayait pas avec les autres humains, limitant les interactions aux seules activités professionnelles. Par choix, ils se limitaient aux services en tous genres, dont celui de domestiques auprès des plus nantis. Ce cloisonnement volontaire était renforcé par l'aspect étrange de leur corps, entièrement recouvert d'un exosquelette, pourvus de six membres véloces et d'une face inexpressive, inapte au langage articulé. Les exos communiquaient entre eux par phéromones complexes, rendant nécessaire l'utilisation de modules de traduction.

— Je dois également pouvoir trouver quelque vieux radin à la recherche d'un secrétaire à peu de frais.

— Hum.

— Ou encore une place dans un commerce d'un quartier métis d'une grande ville.

— Je doute être qualifié pour ce genre de poste.

— Mais vous pourriez apprendre !

— Apprendre, oui. Changer ma physionomie, non.

Emérance soutint son regard sans ciller, mais finit par soupirer.

— Non, vous avez raison. Vous feriez sans doute fuir la clientèle.

Cette déclaration candide arracha un sourire à Horace.

— Quoi d'autre ?

— Une place de précepteur dans un orphelinat, peut-être ?

— Je doute que vous trouviez des crédits pour ça ; les bénévoles ne manquent jamais pour faire répéter les leçons des pupilles, par générosité ou culpabilité.

Emérance marqua un temps puis remarqua :

— Avez-vous réfléchi à faire des études qui vous permettraient d'obtenir un bon salaire, un salaire qui vous permettrait d'aider ensuite de nombreux pupilles ?

— Oui, j'y ai réfléchi. Mais outre le fait que je serais certainement sous-payé du fait de mon métissage, et mettrais ainsi des dizaines d'années à compenser le prix d'une bourse, ce ne serait pas pareil.

— Pourquoi cela ?

— Une fois mes études terminées, les enfants que j'aurais spoliés de leurs allègements ne pourraient plus être aidés. Le mal aurait été fait en ce qui les concerne.

— Vous ne souhaitez pas raisonner en nombre, mais en individus.

— Exactement !

Horace jeta un regard appréciateur à la jeune femme. Jusqu'alors personne n'avait jamais compris ses arguments.

— Je crois avoir fait le tour des idées générales. J'aimerais pouvoir vous faire des propositions plus ciblées lors de notre prochaine entrevue.

— Notre prochaine entrevue ? Mais je croyais que ce serait la seule.

— N'ayez pas l'air si dépité, sourit Emérance. Le plus souvent une seule entrevue suffit pour aiguiller le pupille. Mais s'il est nécessaire de creuser...

— Vous prenez votre pelle, fort bien, soupira Horace. Alors comment voulez-vous procéder ?

— Parlez-moi simplement de tout ce qui vous intéresse.

ζηϚϚ ζηϚϚ ζηϚϚ ζηϚϚ ζηϚϚ

Horace sortit dans la cour, enfilant son caban, humant l'air frais ; il fit quelques pas et s'arrêta à côté de madame Ambroisine, la directrice de l'orphelinat.

Cette journée de septembre promettait d'être belle, mais l'humidité de la nuit rosissait encore les joues des enfants alignés devant le minibus bleu et blanc qui les emporterait bientôt au Centre Résidentiel de Rennes, pour une nouvelle réquisition. Il ne comptait plus le nombre de trajets effectués dans ce bus, conduit depuis toujours, lui semblait-il, par mademoiselle Henriette, une nocto sans âge, affectueuse et bougonne. Cette dernière était descendue du bus et houspillait les enfants, redressant un col par-là, resserrant un lacet par ici, distribuant subrepticement des Mi-cho-kos.

— Cela fait combien de temps que tu n'es pas monté dans ce bus, mon petit ?

Ambroisine Foucard était la directrice de l'orphelinat de Fougères depuis si longtemps qu'elle avait nourri et changé des centaines d'orphelins devenus adultes, comme Horace. Tous étaient ses petits, dignes de la même attention et des mêmes réprimandes. L'un des plus jeunes, un bébé de quelques mois, à la peau vert tendre et aux tempes ornées d'antennes délicates, recroquevillées comme les frondes de jeunes fougères, sommeillait au creux de son bras.

— Je ne me rappelle plus ; cinq ans peut-être ?

Cela faisait en effet bien longtemps qu'Horace n'utilisait plus le minibus pour se rendre à Rennes, préférant le train-bicyclette, solution qui lui octroyait plus d'autonomie et la possibilité de faire quelques emplettes au passage.

Mademoiselle Henriette avait commencé à faire monter les plus jeunes enfants, les hissant d'une poigne vigoureuse ; ses tresses blanches, enroulées en couronne autour de sa tête, scintillaient sous les premiers rayons de soleil. Elle avait déjà chaussé des verres teintés, protégeant de la lumière du jour ses yeux sensibles de nocto, des yeux inventés par un créatif de jadis, dans l'idée floue d'un ailleurs où l'humain nécessiterait une vision augmentée pour survivre dans un monde obscur. Des yeux le plus souvent inutiles dans la vie paisible d'un nocto moyenne caste...

— C'est bien que tu prennes le bus aujourd'hui, Horace. J'aimerais que tu gardes un œil sur le petit Alphonse. Il est bien pâle, j'ai peur qu'il ne dorme très mal ces temps-ci.

— Comme nous tous, Mamita.



Ambroisine soupira, passant une main lasse sur son front velouté, dont le pelage tigré gris, autrefois si fourni, commençait à se raréfier. Ses oreilles s'agitaient nerveusement, et Horace eut un pincement au cœur à l'idée qu'un jour elle ne serait plus là, à veiller sans relâche sur les orphelins métis abandonnés à sa charge et au service des Résidents.

— Alphonse, c'est le petit avès-nocto, aux ailes rousses ?

— Oui, c'est bien lui. Il est particulièrement inquiet, alors si tu pouvais...

— Ne vous inquiétez pas, Mamita, je m'en occupe. À demain soir.

Il ramassa son sac (les Résidents habillaient les corps réquisitionnés de l'uniforme résidentiel, et observaient des règles d'hygiène strictes, mais Horace détestait les odeurs qui flottaient sur sa peau et ses cheveux après une réquisition, et se douchait toujours avant de repartir du Centre) et se dirigea vers l'arrière du minibus. Il gravit la marche puis en ferma la lourde porte derrière lui. À l'autre extrémité du bus, côté conducteur, mademoiselle Henriette s'exclama :

— Enfin ! J'ai cru que tu ne te déciderais jamais à monter. Prends ton temps surtout, ce n'est pas comme si on avait rendez-vous à huit heures trente à Rennes...

Horace hocha la tête, masquant un sourire, et avança dans le bus, cherchant du regard où s'asseoir.

— Tu as vu ? C'est Dracula ! Il ne prend plus le bus d'habitude !

— Chuuut, il t'a entendu !

Les deux enfants, un petit félide à la peau glabre et verte des lumos, et une fillette dont le long visage étroit évoquait un héritage lépido, gloussaient en se donnant des coups de coude. Horace les fixa longuement, sans sourire. Il avait une réputation à entretenir après tout, et toute diversion était bonne pour ces enfants dont les corps allaient bientôt leur être volés pour deux jours et une nuit.

Il avisa une place à côté du garçonnet dont lui avait parlé la directrice et s'assit sans un mot. Le petit bus s'ébranla dans un ronron de diesel, et les enfants agitèrent la main à l'intention d'Ambroisine, qui les regardait partir, le bébé serré contre elle, un sourire contraint sur son visage tigré. Horace jeta un regard en coin au garçon assis à côté de lui. Alphonse était encore très jeune, sept ou huit ans tout au plus ; un pouce dans la bouche, la joue posée sur la vitre embuée, il serrait contre lui une peluche râpée qui avait dû être un lapin-fleur, des années plus tôt.

Le minibus s'engagea sur la provinciale PA 13, en direction de Rennes. Horace sortit de son sac un livre, "Génétique créative, principes, applications et limites, par le Dr. Jeanne Mignot", et se plongea dans sa lecture, indifférent aux sursauts du véhicule, qui cahotait sur la route de campagne.

— C'est intéressant ce que tu lis ?

— Je croyais que tu dormais.

— Non, je déteste dormir, je fais que des cauchemars. Et puis j'ai trop mal aux ailes.

Les dossiers des sièges du minibus étaient tous assez bas, pour permettre aux ailés de replier leurs ailes vers l'arrière. Mais les plus petits enfants, comme Alphonse, étaient obligés de s'asseoir dessus, ce qui n'était pas toujours très confortable.

— Tu veux que je t'aide à installer tes ailes ?

— Non ! Non, je n'aime pas qu'on y touche... et puis ce n'est pas ça, j'ai mal depuis ma dernière réquisition.

— Tu as mal aux muscles en haut de ton dos, c'est ça ?

— Oui, là, fit le garçonnet en grimaçant, le bras replié sur sa poitrine et une main pressée sur l'omoplate. Madame Ambroisine me fait des massages, mais ça ne passe pas.

— Tu voles bien ?

— Oui, ça va.

Les métis ailés étaient rarement adaptés au vol, le reste de leur corps souvent trop éloigné de la race pure. Les lépidos en particulier, au squelette fin et allégé, ne léguaient en général que des ailes encombrantes aux métis nés d'unions mixtes. En revanche les avès, aux puissantes ailes accompagnées d'un fort développement musculaire, permettaient parfois le vol des personnes métissées. Alphonse, au menu corps de nocto, mais aux épaules déjà larges et robustes, offrait un parfait profil.

— Tu t'entraînes beaucoup ?

— Non, juste de temps en temps... madame Ambroisine me dit d'aller dans le verger après le goûter, mais je n'ai pas trop envie. C'est fatigant et puis je tombe souvent.

— Il faut que tu t'endurcisses, pourtant. Tu sais que les Résidents aiment emprunter des corps ailés, si pratiques pour leurs allées et venues ?

Alphonse hocha la tête, ses larges yeux noirs de nocto à demi voilés par la double rangée de cils avès, du roux sombre de sa chevelure et de ses ailes.

— Eh bien, c'est pour ça tu as mal aux ailes. Ce sont des courbatures. La seule manière de moins en souffrir, c'est de les faire travailler tout le temps, entre chaque réquisition.

— Mais entre la classe à Sainte Ursule, les réquisitions et les leçons à récupérer avec les dames de charité, je n'ai déjà plus beaucoup de temps pour jouer !

— Je sais.

— C'est pour ça que tu travailles ce matin ? Parce que tu n'avais jamais le temps de jouer et de bien travailler non plus ? C'est ta dernière fois n'est-ce pas ? Tout le monde en parlait hier soir dans le dortoir des garçons.

— Oui, c'est la dernière fois. Mais pourquoi dis-tu que je travaille ?

Le petit garçon pointa le livre avec son doudou, le bouquet d'oreilles du lapin-fleur effleurant les pages jaunies.

— Ah oui, ça. Mais je ne travaille pas vraiment, j'aime savoir comment les choses fonctionnent.

— Et ça explique quoi, comme choses, ce livre ?

Alphonse avait remis le pouce dans sa bouche, et bredouillait en crachouillant, mais Horace répondit sans faire de remarque.

— La dame qui a écrit ce livre était une brillante scientifique, du début du vingtième siècle, il y presque deux cent ans.

— Avant les Résidents ?

— Oui, juste avant. Elle fait partie des personnes qui ont travaillé au moyen de créer de nouveaux modèles humains.

— Comme les avès et les noctos ?

— Oui, comme ça.

— Mais c'était avant que les Résidents enlèvent du cerveau des gens, la cra, la créti...

— La créativité. Oui, c'était quand les humains étaient encore capables d'inventer plein de nouvelles choses.

— Comme inventer les Résidents.

— C'est ça, même si on ne parlait bien sûr pas de Résidents alors, mais d'Intelligences Artificielles, créées pour améliorer ou contrôler ponctuellement les humains.

— Alors ce livre explique comment on peut inventer de nouvelles races humaines ?

— Pas vraiment, on ne saurait plus le faire maintenant, même avec ces explications. Et puis c'est interdit.

— C'est interdit depuis que les Résidents ont fait naître tous les gens des néoraces, alors que les humains trads ne voulaient pas.

— Oui, depuis l'Abonnement.

— Pourquoi cette dame nous a-t-elle inventés, enfin les néos, pas les métis, si ce n'était pas pour nous faire naître ?

L'enfant semblait avoir oublié son mal de dos et avait même sorti son pouce de sa bouche, pour parler plus librement.

— C'était juste un exercice ; après avoir créé plein de nouvelles races d'animaux, comme le lapin-fleur, les savants ont commencé à réfléchir à la création d'humains différents, au cas où on arrive à aller sur d'autres planètes que la Terre, des endroits où l'air, la température, la lumière, les plantes, les animaux seraient différents. Mais il n'avait pas été prévu que ces humains différents soient créés tout de suite, ni tels quels.

— Mais alors... si les Résidents ne s'étaient pas libérés des humains, on n'existerait pas ?

— Non. Ni toi, ni moi, ni madame Ambrosine.

— Juste Philibert ?

— Juste Philibert. On aurait eu à manger au moins.

— Sauf qu'on n'en aurait pas besoin ! gloussa Alphonse en se renfonçant dans son siège.

Mais ils arrivaient aux abords de Rennes et le petit garçon se mura de nouveau dans le silence, le pouce calé dans la bouche.

Horace referma son livre en soupirant.

ζηϣϣ ζηϣϣ ζηϣϣ ζηϣϣ ζηϣϣ

La descente du bus et l'accès au Service des Pupilles se déroula comme dans chacun des souvenirs d'Horace : des enfants stoïques, d'autres en pleurs, les plus grands parfois impatients, parfois compréhensifs. Ils s'engouffrèrent en masse dans le hall, où s'affairaient les exos du service d'entretien, indifférents à tout sauf à leur travail, puis dans l'escalier carrelé. Mademoiselle Henriette et quelques-uns des aînés avaient pris un petit dans leurs bras, le sermonnant plus ou moins gentiment, lui enjoignant de cesser ses pleurs. Arrivé au premier palier, Horace sentit une petite main tirer sur son pantalon : Alphonse levait un visage pâle et muet vers lui. Horace soupira et s'accroupit.

— Allez, grimpe sur mes épaules. Et tiens-toi bien ; si tu tombes, tu tombes.

Le petit garçon se hissa à califourchon sur ses épaules et poussa un petit cri alors qu'Horace se relevait.

— Je ne peux pas me tenir à tes cheveux, ils sont trop courts !

— Tant mieux. Et laisse mes oreilles tranquilles.

Ils ne tardèrent pas à arriver au service de prêt, où l'infirmière de service des petits, mademoiselle Azélie, les attendait.

— Dépêchez-vous les enfants, l'équipe des Résidents est déjà en place.

— Tu peux m'aider à me changer ?

Horace jeta un coup d'œil à son bracelet-montre. Les pupilles de plus de seize ans étaient attendus à côté, une porte plus loin.

— D'accord, mais on se dépêche.

Ils passèrent dans le vestiaire des garçons, où des bacs à deux compartiments, au nom de chaque pupille, étaient soigneusement disposés sur des bancs.

— Regarde, c'est le mien : Allll... phon..se.

Sans répondre Horace commença à déshabiller le petit garçon, déboutonnant la veste bleu marine, dégageant délicatement les ailes par les fentes en portefeuille du vêtement, délaçant les souliers bruns. Il laissa Alphonse se défaire du reste, blouse blanche, pantalon marine, slip et chaussettes du blanc immaculé des lessives de l'orphelinat, puis lui tendit un à un les articles de l'uniforme résidentiel.

— J'ai du mal avec la veste, murmura l'enfant.

La tunique, en lourd drap gris, était d'une coupe courante pour les corps ailés : elle s'enfilait par devant, et deux longs pans de tissu se croisaient derrière le dos pour revenir vers l'avant, où ils se fixaient par de gros boutons. Horace effectua la manœuvre, habile par la force de l'habitude, après des années à aider les plus jeunes ailés de l'orphelinat.

— Et je ne sais pas faire mes lacets, souffla l'enfant d'un air malheureux.

— Pas grave. Je vais les faire bien serrés, avec un triple nœud, et c'est le Résident ce soir qui devra s'amuser à les défaire avant d'aller se coucher !

Alphonse, appliqué à boucler le ceinturon de cuir noir, gloussa. Horace plia soigneusement les derniers vêtements bleus ou blancs et les déposa dans le bac marqué Alphonse.

— Allez, à la sieste maintenant !

— Ça te fait comme dormir, toi ? interrogea Alphonse, ses grands yeux noirs arrondis de surprise.

— Non, admit Horace. Ou alors comme un très long cauchemar. Mais n'y pense pas. Pense plutôt à la fête de demain, à l'orphelinat.

— Pour fêter ta dernière réquisition ?

Horace hochait la tête en poussant l'enfant vers la porte, où l'infirmière les attendait avec impatience.

— D'accord, je vais essayer de penser à ça, déclara Alphonse en passant dans le couloir, où deux silhouettes, grises et immobiles, patientaient.

Horace était un peu en retard, mais il ne s'en soucia pas, échangeant prestement ses vêtements contre l'uniforme résidentiel. Il poussa la porte au fond du vestiaire et traversa le couloir pour se rendre dans la salle de transfert, ignorant le Résident qui trottait derrière lui. Avisant une place libre, il s'allongea sur l'étroit lit blanc, repoussant sa manche, refusant de la tête le tranquillisant que lui proposait un Résident logé dans le corps maigrelet d'un jeune humain trad – sans doute pas plus âgé que lui-même. Un imprudent ou alors un impudent...

Une infirmière arriva vers lui, souriante, ses ailes arachnéennes de lépido plaquées contre son dos, alors qu'elle louvoyait parmi les chariots et les pieds à perfusion.

— Bonjour, Horace. Une dernière visite ?

— Bonjour, madame Gertrude. Une dernière visite en effet.

— Enlevez-moi ça, il n'en prend plus depuis des années, voyons, s'exclama Gertrude, agacée, repoussant la main insistante du Résident, qui avançait encore le gobelet vers les lèvres d'Horace. Un autre prit sa place, le calque du filigrane résidentiel à la main. Horace tourna la tête vers la droite, permettant au Résident d'appliquer le filigrane le long de son visage. Le calque biologique, souple comme une deuxième peau, d'abord glacé, se réchauffa rapidement, se fondant au front, à la tempe, à la joue.

Gertrude s'affairait avec la perfusion, chantonnant gaiement, ses antennes ondoyant en rythme.

— Bon, où vais-je pouvoir piquer aujourd'hui ? Ah, voilà une petite place.

La tête relevée par son bras replié derrière la tête, Horace observait l'infirmière, qui frottait soigneusement son avant-bras, couvert de petites cicatrices et de nodules. L'aiguille s'enfonça sans peine et Horace soupira, reportant le regard sur un troisième Résident qui arrivait, un tube à essai à la main. Gertrude fixa la perfusion légèrement, d'un simple tour de sparadrap, et saisit le tube à l'essai.

— On va y aller. À demain soir, Horace.

Il battit des paupières en réponse, les yeux fixés sur le Scialytique au plafond, incliné de manière à ne pas l'éblouir. Depuis toujours il gardait les yeux grands ouverts jusqu'au dernier instant, repoussant le moment où sa vision cesserait de lui appartenir. Enfant il imaginait la lampe comme un œil bienveillant posé sur lui, un esprit protecteur, placé là pour surveiller le Résident qui s'apprêtait à prendre possession de son corps.

En grandissant il avait commencé à réfléchir à cet élan puissant qui poussait des intelligences non humaines à l'existence, à une forme de vie par défaut. Aucun scientifique n'avait jamais compris pourquoi chaque élément de la dernière génération d'intelligences artificielles créés par l'homme avait subitement acquis une individualité propre et une soif de vivre semblable à celle des humains, se rebellant dans la foulée.

Quelles seraient les pensées du Résident une fois multiplié dans son corps, et devenu ainsi capable de se mouvoir, d'agir, de parler ?

Mais Gertrude avait commencé à compter. À 8 le noir se fit devant ses yeux ouverts, à 9 il estima n'en avoir plus que pour une seconde, à 10

Le vide. Un tube autour de lui, des parois lisses, qui tournent, tournent, vite, de plus en plus vite, une nausée. Chute libre. Un éclair violet, violent, une odeur de soufre. Des motifs à géométrie variable, tournant, éblouissant, tournoyant. Plus d'air, puis plus d'air. Suspension dans le temps, l'espace, le vide. Froid. Nausée. Silence. Silence opaque, odeur de colle, d'amande, d'humus, de fruits pourris. Lumière en kaléidoscope, tourne, tourne, tourne, toupie... Arrêt. Chaud. Trop chaud. Attente dans le vide. Le tube qui tourne, tourne, siffle, sifffflllllle. Nausée, des vagues, montent, descendent, montent, descendent, jaune, vert, jaune, blanc. Tourbillon, s'accélère, vite, vite, vite. Silence. Long silence pulsatile, qui s'étire à l'infini. Un vrombissement, sourd, fort, un choc, un autre, encore un autre, plus fort. Chute, accélération, chute, chute, chute. Arrêt brutal, lumière vive, nausée, remontée rapide, si rapide, trop rapide, jaune, orange, rouge, odeur âpre, amère, odeur de médicament, des formes en halo, un bruit insistant, non, pas un bruit, un son.

Une voix.

— Horace, vous êtes de retour parmi nous ? Horace... Horace, ouvrez les yeux.

Horace entrouvrit les paupières. Le scialytique était toujours là. Mais pas exactement à la même place. Ou alors le lit avait bougé. Ou alors c'était Horace qui avait bougé.

— Horace, tout va bien ?

Il tourna la tête. Un visage familier, souriant, aux longs yeux griffés de petites rides, aux antennes frémissantes, à la peau veloutée... il leva une main.

— Papillon. Pêche.

— Quel flatteur ! Allez, on va remonter un peu la tête de lit, et vous allez me manger ça. De mon côté je vais passer un peu de glucosé, ça va vous retaper en un rien de temps.

Gertrude remonta l'extrémité du lit d'une poigne ferme et aida le jeune homme à se réinstaller contre l'oreiller, puis lui passa un bol et une cuillère.

— Riz au lait et compote de prunes. Mangez tout, le Résident était pressé, il n'a quasiment rien avalé ce midi.

Le ton était plaisant, mais la critique n'échappa pas à Horace : le personnel soignant détestait la manière dont les Résidents abusaient sans vergogne des pupilles, s'estimant à l'abri des réclamations pour "abus des forces du corps emprunté".

Horace se sentait encore faible et barbouillé, mais il se força à finir le bol, autant pour faire plaisir à l'infirmière que pour reprendre des forces au plus vite. Il n'avait qu'une hâte, celle de filer aux toilettes, puis sous la douche, pour éliminer, rincer, noyer sous un flux liquide les restes du Résident. Il savait que c'était une illusion, que son système immunitaire avait déjà achevé la lyse des fractions génétiques du Résident, sitôt fait le prélèvement sanguin destiné à sauvegarder la dernière fraction mémorielle de celui-ci. Mais il se sentait sale, à l'étroit dans sa peau, comme si ses ongles, ses cheveux, ses dents ne lui appartenaient pas vraiment, n'étaient plus que des excroissances monstrueuses, vivantes, mouvantes...

Il ferma les yeux, saisi d'un malaise.

— Ça va ?

— Bientôt. Quelle heure est-il ?

— Dix-neuf heures trente. Vous avez le temps, le bus ne repart que dans une demi-heure. Horace rouvrit les yeux. Gertrude retirait la perfusion, plaçait un petit pansement blanc.

— Voulez-vous que j'ôte le filigrane ?

Instinctivement, Horace porta la main à sa joue. Il frissonna de dégoût.

— Non, merci, Gertrude, je vais le faire moi-même. Je vais me lever maintenant.

L'infirmière soupira mais ne protesta pas. Elle repoussa la couverture, et Horace s'assit sur le rebord du lit, ses pieds chaussés des lourds brodequins résidentiels bien à plat sur le sol. Derrière lui Gertrude s'affairait, roulant le drap, le jetant dans un des paniers roulants apporté par un exo.

— Mal à la tête ?

— Un peu. Ça va passer.

Il se mit debout avec précaution. La pièce tourna un moment, puis se fixa, oscillante. Quelque chose bondit sur la droite ; il tourna vivement la tête : rien.

— Encore une hallucination ? Vous en avez parlé au Dr Simonnet ?

— Oui. Il n'y a rien à faire selon lui ; c'est un effet secondaire classique des réquisitions trop fréquentes et trop rapprochées.

— Il était temps que ça cesse, marmonna l'infirmière en jetant avec force le flacon et la perfusion usagée dans une poubelle roulante.

Dans la pièce presque vide les exos s'affairaient en silence, leurs corps chitineux cliquetant doucement, leurs membres généreusement articulés habiles à ranger, trier, plier.

Une odeur de fraise s'insinua subitement dans les narines d'Horace. Pas trop désagréable, c'était déjà ça. Comme Gertrude l'observait suspicieusement, il lui sourit vaguement, s'appuyant sur un exo qui se trouvait là, son corps noir luisant comme l'onde au fond du puits, une eau noire, tournoyante, épaisse, visqueuse...

— Horace !

— Oui, madame Gertrude, je vais bien. Suffisamment pour aller me doucher. Promis.

L'exo plaça son épaule, lisse et froide, sous la main d'Horace, puis l'entraîna vers les vestiaires. Ce devait être un habitué, qui l'avait reconnu et connaissait ses habitudes. Horace se sentait vaguement honteux d'être incapable du même exploit, mais les autres humains ne savaient jamais différencier un exo d'un autre. Il était tout autant impossible de juger de leur sexe ou de leur âge. Arrivé près des sanitaires, il adressa un sourire à son guide, espérant

qu'il serait correctement interprété. Le remerciement aurait été inutile : sauf dispositif de traduction l'exo, dépourvu d'ouïe, ne saurait pas faire la différence. Et bien sûr Horace ne pouvait pas émettre de phéromones. Les exos étaient des humains étranges, si étranges que les Résidents ne pouvaient même pas les réquisitionner.

Horace s'assit pesamment sur un banc, défit les lacets – curieusement noués –, ôta les chaussettes grises et jeta le tout dans le bac marqué à son nom. Puis il passa les ongles sous le filigrane, tout en haut de son front, et tira d'un coup sec, grimaçant de douleur. Il jeta alors le calque, semblable à une méduse salie de brun, dans le gobelet placé à cet effet au fond de son bac. Puis il finit de se déshabiller, tentant d'ignorer les éclats lumineux qui dansaient devant ses yeux.

Un instant plus tard, il saisit l'une des serviettes grises rangées en hauteur et se dirigea vers les douches, passant devant l'exo, qui s'était posté contre le mur, sentinelle noire au masque inexpressif, ses quatre bras croisés sur la poitrine et l'abdomen. Sa mandibule s'entrouvrit, sans doute pour émettre un flot de phéromones ; Horace poussa la porte, la serviette dans une main, un pain de savon de Marseille à l'amande douce dans l'autre.

Un quart d'heure plus tard, il quittait le bâtiment, courant sous la pluie qui avait succédé au soleil de la veille. Il sauta dans le minibus, où mademoiselle Henriette installait les derniers enfants, hébétés, les yeux cernés et les membres las. Le petit Alphonse était encore debout, les ailes tremblotantes, une main accrochée à un dossier. Horace le hissa sur sa hanche et alla l'installer sur un siège, près de la fenêtre.

— Mademoiselle Azélie a fait venir le Dr Simonnet, observa mademoiselle Henriette. Il n'était pas content du tout, ajouta-t-elle avec satisfaction. Il a demandé une semaine d'arrêt complet pour Alphonse et il a signalé le problème à l'Inspection Réquisitionnaire.

— Pourquoi ils ne font pas plus attention, les Résidents ? demanda Alphonse, aux bords des larmes.

Horace s'assit à côté de lui et déballa un Mi-cho-ko.

— Ouvre la bouche. Les Résidents ne comprennent pas ce qu'est un enfant. Ils savent qu'il y a des restrictions, mais ne le comprennent pas vraiment.

— Parcheque...

— Vide ta bouche avant de parler, jeune homme ! glapit Henriette. Vous êtes tous bien installés ? Bon, on y va.

Le bus s'ébranla poussivement. Il était peut-être d'un modèle ultra moderne de 1950, mais accusait tout de même ses quinze ans de bons et loyaux services à l'orphelinat.

Un voile rouge passa devant les yeux d'Horace. Il cligna des yeux.

— Ils ne comprennent pas parce qu'ils n'ont pas d'âge, n'auront jamais d'enfants et ne mourront jamais ?

Horace se retourna vers Alphonse ; son petit corps était secoué par des tremblements convulsifs, ses dents s'entrechoquant dans un bruit clair. Horace ôta son caban et le disposa autour de l'enfant, essayant de le border au mieux, veillant à ne pas toucher les ailes humides qui s'étaient étalées sur le dossier.

— Oui, c'est pour ça. Mais tu as gagné une semaine sans réquisition, c'est déjà ça !

— Et toi, c'était combien ta plus longue période de repos ? murmura le petit garçon, les cils papillonnant de fatigue.

— Je ne m'en rappelle pas, mentit Horace. Mais j'imagine qu'elle commence aujourd'hui.

Alphonse sourit, laissant ses paupières retomber, son lapin-fleur blotti sous le menton, le pouce dans la bouche.

Depuis le jour de son sixième anniversaire, la plus longue période de repos d'Horace n'avait jamais excédé quarante-huit heures...

ζηΰ ζηΰ ζηΰ ζηΰ ζηΰ ζηΰ

Le surlendemain Horace avait un nouveau rendez-vous au Centre Résidentiel de Rennes, cette fois-ci pour recevoir en mains propres le document certifiant que les frais de son entretien et de son éducation avaient été intégralement remboursés, et qu'il était officiellement libre de tout emprunt. Il partit en bicyclette à la gare de Fougères, profitant de son abonnement de train, payé par les Résidents et valable jusqu'au dernier jour de septembre.

Il faisait de nouveau beau, et il partit sans manteau, tête nue, la liste de commissions de madame Ambroisine dans la poche. L'express de huit heures était bondé, comme toujours, et Horace se dépêcha de monter sa bicyclette à bord du train. Il la fixa rapidement à l'une des places réservées et alla s'asseoir sur un strapontin, reprenant sa lecture du traité de génétique du Dr. Mignot, ignorant les regards réprobateurs des personnes qui estimaient que les basses-castes devaient laisser les places assises aux autres voyageurs.

Une demi-heure plus tard, il descendait en gare de Rennes. Le quai était presque impraticable, entre les bicyclettes, les caddies à provisions, les Résidents gauches dans leurs corps empruntés, les enfants énervés, les parents agacés, les animaux surexcités. Horace louvoya avec la force de l'habitude et sortit rapidement de la gare, sautant en selle, pédalant en direction du Centre. Le soleil réchauffait l'air frais, une odeur de pain chaud flottait, le tout avait un parfum de vacances, celles décrites dans les romans de l'orphelinat qu'aiment lire les pupilles les jours de pluie, des histoires d'une époque révolue, où les enfants ne partageaient pas leur quotidien et leurs corps avec des intelligences artificielles.

Horace n'avait jamais rien connu qui ressemble à des vacances ; d'ailleurs il n'arrivait même pas à concevoir qu'une nouvelle réquisition ne l'attendait pas le lendemain matin. Une vie normale, où les jours se succéderaient toujours, sans interruption, était tout bonnement inconcevable. Il avait de nombreux souvenirs de sa petite enfance, avant les premières réquisitions, pendant laquelle il avait été heureux à l'orphelinat, mais n'arrivait pas à se remémorer l'impression d'un lendemain semblable au présent, d'un jour semblable à la veille.

Perdu dans ses réflexions il fut surpris de voir surgir devant ses yeux l'entrée F du Centre, celle qui menait au Service de Prêt des Pupilles, alors qu'il était attendu à l'autre extrémité du bâtiment, par l'entrée B des services administratifs résidentiels. Il se remit en selle, pédalant doucement, observant les rares voitures qui se garaient, les ailés qui planaient avant d'atterrir, les minibus bleu et blanc qui arrivaient un à un, de Vitré, de Janzé, de Lohéac... Chaque ville avait au moins un orphelinat, et tous les orphelins devaient se rendre une à deux fois par semaine dans un Centre Résidentiel. Ou même trois fois, pour les plus malchanceux.

Un peu plus loin, sur une petite pelouse arborée, des ailés se posaient l'un après l'autre, avant de partir d'un pas pressé vers l'une des entrées du Centre. La B fut bientôt en vue et Horace descendit de bicyclette, la poussant vers l'un des nombreux abris, où il l'attacha rapidement d'un tour d'antivol. En se dirigeant vers la porte, il aperçut une silhouette aux ailes d'un brun clair familier, et s'immobilisa. Mais ce n'était qu'un résident vêtu de gris, le filigrane résidentiel bien en vue, qui se hâtait, le pas vif et mécanique. Horace s'effaça pour le laisser passer et attendit qu'il ait disparu avant d'entrer à son tour.



La convocation indiquait le premier étage, et Horace se trouva bientôt dans un couloir long et blanc, ponctué des portes grises habituelles. Mais, arrivé devant le numéro 129, il eut la surprise de découvrir un petit attroupement de métis, deux garçons et deux filles, vêtus des uniformes marine et blanc des pupilles, qui discutaient avec animation. Une feuille était fixée à la porte et Horace s'approcha pour la lire :

"En raison d'un dégât des eaux, les décharges des pupilles majeurs seront remises dans le Service des Réquisitions Permanentes, aile ouest, porte H".

Il s'apprêtait à repartir quand une des jeunes filles, au curieux physique de félide glabre, sa peau très blanche tachetée de noir, le héla :

— Bonjour ! Vous venez chercher votre décharge de pupille, vous aussi ?

— Bonjour ; oui, c'est le cas.

Horace attendit que la jeune fille reprenne la parole. Elle semblait inquiète, les oreilles agitées de tics nerveux, la peau fine de son crâne nu se plissant en rythme. Les trois autres se contentèrent de murmurer quelques bonjours, auxquels Horace répondit d'un signe de tête.

— Et...vous allez y aller ?

— Chercher ma décharge ? Absolument. Hésitez-vous à rempiler pour un an ?

Des protestations horrifiées répondirent à sa plaisanterie. Horace tourna les talons et le petit groupe lui embraya le pas

— Vous avez vu où c'est ? chuchota la jeune félide aux yeux d'humaine trad, qui avait pressé le pas pour se mettre à sa hauteur.

— Aile ouest, porte H.

— Je ne parle pas de ça ! Mais du Service !

— Le Service des Réquisitions Permanentes.

— Exactement ! s'exclama encore la jeune fille en dévalant les marches.

Comme ils arrivaient sur le palier, elle lui tendit la main à la manière des félides, les doigts légèrement incurvés prévenant la sortie intempestive des griffes.

— Je suis Aglaé.

Un peu surpris, Horace serra la main tendue et se présenta à son tour, puis se dirigea vers un plan du Centre, affiché au mur. Il traversa le hall et sortit, la petite troupe sur les talons. L'aile ouest n'était pas tout près, ils allaient être en retard ; il décida malgré tout de laisser son vélo et de partir à pied avec les autres.

— Vous savez où c'est ? demanda l'un des garçons.

— Oui. Si nous nous dépêchons, nous y serons dans cinq minutes.

Aglaé avait posé une capeline de félide sur sa tête, puis noué une écharpe autour des oreilles qui émergeait des fentes du chapeau.

— Ma peau ne supporte pas le soleil, et mes yeux non plus, dit-elle en chaussant des lunettes aux verres teintés. Parfois je regrette de n'avoir pas héritée d'un pelage de félide, ou de leurs yeux, comme vous !

Horace ne sut pas quoi répondre et garda le silence. Il pensait rarement aux facultés d'adaptation à la luminosité de ses yeux et s'était résigné à leur couleur inhabituelle – même pour un félide. En cette matinée ensoleillée, ils devaient être entièrement orange-rouge, la pupille réduite à une simple fente. Des yeux qui auraient dû s'ouvrir dans un visage couvert de poils, aux oreilles verticales et triangulaires, aux dents aiguës.

Ils avancèrent d'un bon pas, s'attirant des regards parfois emplis de commisération, parfois de dégoût. Même si l'opinion générale s'accordait à penser que les métis étaient à plaindre, victimes de l'accouplement contre nature de leurs parents, certains pensaient que

leur existence même était une offense, et qu'ils ne devraient pas être autorisés à vivre en société. Horace avait la possibilité de passer de loin pour un nocto ou un humain-trad, mais tous les métis n'avaient pas cette chance, la plupart attirant malgré eux l'attention par leur physique inhabituel – monstrueux comme le chuchotaient certains.

— On y est ! remarqua l'un des pupilles qui avançaient derrière lui.

Ils avaient en effet rejoint l'aile ouest, et l'entrée H était juste devant eux. Une entrée semblable à n'importe quelle autre du Centre, mais réservée aux forces de l'ordre, aux Résidents... et aux condamnés à perpétuité.

Dès leur entrée dans le hall, ils furent accueillis par deux robustes agents de la paix, un homme et une femme férides, sanglés dans leur uniforme vert sapin. Les griffes de leurs mains, étalées sur leurs ceinturons, et celles de leurs pieds, chaussés des sandales réglementaires en cuir robusto, étaient bien en vue, prêtes à l'action.

— Où croyez-vous aller comme ça ? beugla l'homme.

La deuxième jeune fille, longue, pâle et verte comme un saule, se mit à pleurer. Aglaé murmura quelques mots de réconfort, en lui frottant doucement le dos. Un des garçons bredouilla une explication, et Horace se contenta de tendre sa convocation.

— Vous ne savez pas lire, jeune homme ? rétorqua sévèrement la femme, son pelage argenté tout gonflé de menace.

— Nous nous sommes rendus à l'endroit prévu. Une affichette sur la porte indiquait que le bureau était impraticable, et que nous devons venir ici pour recevoir nos certificats.

L'autre agent de la paix, un homme particulièrement robuste, même pour un félide, le fixa d'un air soupçonneux. Mais la femme se contenta de détacher le lourd talkie-walkie fixé à sa ceinture et de lancer un appel.

Son interlocuteur dû avoir confirmé leur allégation, car la félide raccrocha avec un signe du menton.

— C'est bon. L'agent patrouilleur Merlot va vous accompagner.

Le félide à la carrure de lutteur s'engagea dans les escaliers, et les jeunes gens lui emboîtèrent le pas en silence. Horace jugea ces précautions bien exagérées : quelle menace pouvait représenter une demi-douzaine de pupilles soumis à des réquisitions à répétition depuis leur plus jeune âge ?

L'escalier, puis le couloir, ne différaient en rien de ceux de tous les autres bâtiments du Centre Résidentiel. Pourtant leurs pas résonnaient sinistrement sur le sol carrelé, la lumière était étrange, froide et tamisée, et une odeur étrange, de pierres anciennes et humides, une odeur de cave ou de crypte, flottait dans l'air. Jugeant que ce n'était peut-être encore que des hallucinations, fruits de sa dernière réquisition, Horace reporta son attention sur le dos robuste de leur guide.

— C'est ici, dit celui-ci en poussant une porte. Installez-vous dans ce coin-là, et ne parlez à personne. On vous convoquera un à un.

— On ne peut même pas parler entre nous ? demanda la jeune lumo-lépido.

— Seulement en cas d'extrême nécessité. La confidentialité est de mise en ces lieux.

Horace réprima un sourire. L'agent Merlot semblait avoir un goût pour le mélodrame, un penchant certainement nourri par le visionnage d'antiques films de guerre et d'espionnage. Ses compagnons parurent convenablement impressionnés, et s'installèrent en silence, le visage tendu et les gestes contraints. Horace les rejoignit et sortit son livre.

— Vous lisez quoi ? demanda Aglaé, s'attirant des "chut" réprobateurs des autres pupilles.

— Enfin ! Il n'y a personne ici, on peut bien parler un peu ! À moins que vous ne croyiez à l'existence de caméras secrètes et de portes dérobées ?

Elle roulait comiquement des yeux, aplatisant ses oreilles contre son crâne. L'autre jeune fille se mit à rire.

— D'où venez-vous tous les trois ? reprit-elle. Mathilde vient de Vézin-le-Coquet et moi de Saint Malo.

Horace répondit et les deux autres garçons en firent autant, brièvement, sans chercher à relancer la conversation. Ceux-ci ne tardèrent pas à être appelés, et ne réapparurent pas. Les jeunes filles s'étaient absorbées dans une conversation animée à propos de leur futur proche, comparant leurs projets. Elles embrayaient sur les meilleures marques de vernis à ongles, Aglaé faisant jaillir les griffes de ses pieds chaussés de sandales à talons pour en faire admirer la teinte rose nacrée, quand trois personnes arrivèrent dans la pièce : deux félides, vêtus de l'uniforme gris galonné d'argent de la police criminelle, qui encadraient un homme entre deux âges, un lépido moyenne caste aux ailes liées et aux bras menottés dans le dos.

Aglaé et Mathilde poussèrent un cri étouffé, réduites au silence en un instant. Les félides les dévisagèrent un long moment, et Horace finit par observer :

— Nous sommes des pupilles résidentiels, convoqués pour recevoir notre certificat de fin de réquisition. Le bureau est inondé, on nous a demandé de venir ici.

— Je suis au courant, remarqua l'autre félide. C'est une drôle d'idée...

Horace haussa les épaules, puis sursauta. Le lépido s'était mis à rire, d'un rire mécanique et malveillant.

— De la chair à réquisitions, des friandises pour vers, des coquilles à Bernard, ici avec moi... quelle ironie ! Croyez-vous vraiment que votre sort sera différent du mien ?

Les yeux du lépido, d'un rare ton bleu-vert, brillaient d'une joie mauvaise.

Aglaé frémit, les coins des lèvres tremblants, et Mathilde se remit à pleurer.

— Taisez-vous donc, lança le plus âgé des félides. Urbain, passe-moi la deuxième paire de menottes.

Les félides s'affairèrent ensuite à attacher étroitement le condamné, fixant les menottes de ses poignets et de ses chevilles aux rails métalliques qui couraient le long des murs.

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? chuchota Mathilde, des larmes dans la voix.

— Rien, sans doute, répondit Aglaé, la mine soucieuse. C'est un malfrat, un hors la loi, sa voix n'a pas de poids.

Horace haussa les sourcils ; encore une passionnée de cinéma ?

— Tu ne crois pas...

— Quoi ? encouragea Aglaé.

— Les garçons ne sont pas revenus, insista Mathilde, ses ongles grattant fébrilement la petite croûte à la saignée du coude, témoin de sa dernière réquisition.

— Ils ont dû repartir par une autre porte.

— Et si ce n'était pas le cas ? Et s'ils avaient été réquisitionnés pour toujours ? Et si c'était ce qui arrive aux pupilles après leur vingt-et-un ans ?

Aglaé la regarda avec horreur.

— Ce n'est pas possible, voyons, ça se saurait ! Et puis on en connaît, des anciens pupilles !

— Peut-être qu'ils ne les gardent pas tous, seulement certains d'entre eux, pour ne pas éveiller les soupçons.

— Non, voyons, ce serait trop horrible.

Mais Aglaé tordait son chapeau entre ses mains, sans paraître remarquer que ses griffes, qui avaient jailli sous le coup de l'émotion, en malmenaient le tissu fragile.

— Pourquoi nous faire venir ici ? insistait Mathilde. Pourquoi pas tout simplement nous envoyer le document certifié par courrier ? Et puis, personne ne se soucie des métis, la plupart des gens seraient ravis de nous voir disparaître !

Les deux jeunes filles se mirent à sangloter de concert. Sans croire un seul instant à cette théorie fumeuse, l'une des nombreuses à circuler d'un orphelinat à l'autre, Horace compatissait au désarroi des malheureuses, trop imaginatives pour leur bien.

— Vous ne craignez rien, mesdemoiselles, il est bien attaché vous savez, remarqua l'un des policiers.

À l'autre bout de la pièce, le lépido les regardait en ricanant. Il ne paraissait pas très sain d'esprit, et Horace se demanda ce qui l'avait conduit jusqu'ici. Il fit signe au félide qui venait de prendre la parole, et celui-ci vint vers eux, un peu surpris.

Horace lui expliqua la situation en quelques mots.

— Oh, je vois... Seriez-vous rassurées, mesdemoiselles, si je vous accompagnais à votre rendez-vous ?

— Vous feriez ça ? demanda Aglaé en reniflant, ses yeux clairs rougis par les pleurs.

— Vous auriez l'autorisation ? s'étonna Mathilde.

— Pourquoi pas, j'ai fini mon service. Je ne suis pas à une heure près.

Aglaé et Mathilde le remercièrent chaleureusement, et reprirent leur discussion à mi-voix, rassérénées.

— C'est très aimable de votre part, remarqua Horace à l'homme qui se rasseyait.

— C'est bien naturel... j'ai deux filles de leur âge ; et l'idée qu'elles auraient pu être obligées de se soumettre à des réquisitions systématiques, semaine après semaine, sans jamais avoir fait quoi que ce soit de mal, m'est intolérable.

— Mais nous sommes des orphelins résidentiels abandonnés par nos géniteurs. C'est la loi.

— Oui, il faut respecter la loi. Mais les lois peuvent changer, parfois.

Surpris, Horace soutint le regard bienveillant du félide. Un bruit de porte le fit se détourner.

— Mademoiselle Clairdelune, veuillez passer par ici.

— Joli nom, remarqua le policier en se mettant debout.

— C'est vrai ! Notre directeur aime choisir de beaux noms de famille pour ses pupilles, répondit Mathilde en se levant à son tour, après avoir serré la main d'Aglaé et adressé un adieu à Horace.

Le Résident referma la porte après avoir balayé la pièce du regard. Le corps emprunté était celui d'un jeune félide, au visage à demi tondu pour permettre l'application du filigrane résidentiel.

— Au moins n'ai-je pas eu à subir ça, remarqua Aglaé à voix basse, une main posée sur sa joue gauche.

Horace opina. Les métis félides de l'orphelinat, doublement pénalisés, devaient garder rasée la moitié de leurs visages. Pire encore, leur pelage repoussait souvent d'une autre couleur, les marquant à vie.

De l'autre côté de la salle, le lépido n'avait cessé de les observer, avec une avidité dérangeante. Horace se demandait combien de temps il lui restait avant que son corps ne lui échappe, si ce n'est à tout jamais, du moins jusqu'à un âge avancé.

Les pensées d'Aglaé devaient avoir suivi le même chemin, car elle se pencha vers lui en murmurant :

— Que font les Résidents de ces corps condamnés à perpétuité quand ils deviennent...

— Inutilisables ?

— Oui. Ils ne les tuent pas, n'est-ce pas ?

La jeune fille était toute pâle, les tâches noires tranchant crûment sur son teint d'albâtre.

— Non, bien sûr ; vous savez bien que la peine capitale est abolie depuis des siècles. Les Résidents quittent le corps réquisitionné, et celui-ci finit ses jours dans une maison de santé. Il en existe une poignée dans le Grand Ouest.

— Ils ne rentrent pas chez eux ?

— Je doute qu'ils aient encore un chez eux où rentrer, après des dizaines d'années. De toute façon ils ne seraient pas en état de le faire. Ils ne recouvrent jamais leur esprit, paraît-il...

Ils gardèrent le silence un moment. Horace essaya de se replonger dans son livre, mais le cœur n'y était pas. Il avait hâte d'en finir et de repartir au plus vite.

Tout à coup le talkie-walkie du félide resté dans la salle se mit à vibrer. Le policier le décrocha, les sourcils froncés.

— Oui ? Non, ce n'est pas la meilleure chose à faire... Il t'a dit quoi ? Mais c'est n'importe quoi, voyons ! Passe-le moi, je vais lui expliquer. Je sors un moment dans le couloir, ajouta-t-il à l'intention des jeunes gens. Ne vous inquiétez pas, le prisonnier est parfaitement sécurisé.

Le félide sortit, l'appareil à l'oreille, et commença une discussion animée qui s'assourdit peu à peu, à mesure qu'il quittait la pièce, fermait la porte, s'éloignait dans le couloir.

— Je n'aime pas comment il me regarde, murmura Aglaé, la tête baissée, ses doigts puissants triturant son chapeau.

— Ignorez-le, il ne peut rien vous faire, de toute façon.

Mais si le lépido était parfaitement attaché, ses membres fins immobilisés, ses ailes maintenues plaquées contre son dos à l'aide de bandes Velpeau, personne n'avait songé à lui mettre un bâillon.

— Assez vilaine, cette grande asperge verte, non ? J'espère qu'elle a trouvé un job honnête, parce que je doute qu'elle ait beaucoup de succès dans une maison, à part avec quelques pervers...

Aglaé rougit et baissa la tête encore plus. Horace fixa le lépido, passant en revue le long visage au duvet mordoré, les cheveux un peu trop longs, blond et châtain mélangés, les ailes aux motifs mêlés des mêmes tons ... un physique ordinaire de lépido moyenne caste. Sauf pour l'expression du visage, excitée, hargneuse, affamée presque.

— Je me demande si elle pourrait être ma fille, ajouta-t-il d'une voix basse mais parfaitement audible.

Aglaé releva brusquement la tête, les lèvres entrouvertes, les yeux arrondis de surprise, le portrait de la stupéfaction.

— Il vous fait marcher, ne l'écoutez pas, fit Horace à voix basse.

— Il n'y a pas beaucoup de chance, bien sûr ; il y a une vingtaine d'années je n'étais encore qu'au tout début de ma carrière, continuait le lépido avec un sourire matois. Mais c'est possible.

Aglaé jeta un regard vers la porte du couloir, puis un autre vers celle qui menait vers son certificat et la liberté.

— Voyez donc cette petite souris affolée ! C'est bien la peine d'avoir des oreilles de chat et... oui, c'est bien ça, de grosses griffes pointues, pour trembler comme une mauviette !

— Vous divaguez ! s'exclama la jeune fille qui dévisageait le prisonnier avec un mélange d'horreur et de fascination.

— Pas du tout. Je me confesse à vous. Vous ne refuserez pas ces derniers instants à un condamné, tout de même ? Vous savez ce qui m'attend – et qui vous attend peut-être aussi, qui sait – derrière cette porte close ?

Le ton de son discours n'avait pas changé, mais son visage s'était subitement adouci ; souriant, chaleureux, charmeur...

— J'imagine que vous avez déjà tout confessé pour vous trouver ici, coupa sèchement Horace. Nous ne sommes pas intéressés par le récit de vos turpitudes.

— Hola, jeune homme, voilà qu'on sort les grands mots ! Vous n'êtes peut-être pas intéressé, mais je parie que la petite demoiselle tachetée l'est, elle.

— Voulez-vous que j'aille chercher l'agent, Aglaé ?

Mais la jeune fille leva une main pour le retenir.

— Non. Qu'il parle, s'il le veut. Bientôt il ne le pourra plus.

— Quelle cruauté... Vilain chaton !

Le sourire du prisonnier s'était élargi, frisant la folie.

— Puisque vous insistez, chérie, voilà mon histoire.

L'homme jeta un regard vers la porte qui menait au couloir puis, comme s'il craignait de ne pas avoir le temps de finir ses confidences, reprit d'une voix basse et urgente :

— Très jeune j'ai constaté que peu de femelles résistaient à mon charme, qu'elles fussent jeunes ou vieilles, lépidos ou d'une tout autre espèce. Même les métisses, que je fréquentais assidûment dans les maisons de tolérance, me tombaient dans les bras comme des pêches mûres à point. Cela me donna une idée, que je mis en application.

Il fit une pause dramatique, et Horace le fixa froidement. Il s'abstint toutefois de prendre la parole, curieux malgré lui d'entendre la suite, et le lépido lui adressa un sourire entendu.

— Si vous consultiez les registres des orphelinats de la région depuis une vingtaine d'années, vous seriez surpris de constater une augmentation sensible d'orphelins métissés lépidos. Et savez-vous pourquoi ? Parce que ce sont tous mes petits, la chair de ma chair, le sang de mon sang !

Il voulut écartier les bras pour souligner ses propos, mais les menottes limitèrent son mouvement, lui donnant l'allure d'un canard énervé.

Aglaé pressait une main contre sa bouche, les yeux rivés sur l'homme qui pérorait au fond de la pièce.

— Vous n'imaginez pas, reprit précipitamment le condamné, son regard brûlant rivé sur celui d'Horace, combien il est facile de séduire une jeune fille de bonne famille, une oiselle romantique, prête à croire à l'amour vrai, celui qui renverse les barrières sociales, fait fi des conventions et ignore la génétique. Je ne compte plus mes conquêtes ; une fois engrossée, le reste suivait tout seul : le rejet des parents, l'enfant né sous ma protection, puis son envoi immédiat dans l'orphelinat le plus proche, tandis que la mère était fermement menée dans l'autre sens – celui de la maison de tolérance du coin. Je ne choisissais pas les plus laides, voyez-vous, et les patrons de maisons sont bien aises de recevoir des races pures, fraîches et encore naïves, sous leur toit. Moyennant quelque finance, bien sûr ! Ah, j'aurai bien vécu toutes ces années, dans le luxe et la luxure, au moins...

— Vous êtes un monstre ! s'exclama Aglaé en se levant d'un bond.

Horace se leva à son tour, bien décidé à aller chercher le félide dans le couloir. La plaisanterie avait assez duré.

— Et vous ne savez pas le meilleur ? reprit le lépido. C'est que les enfants qui m'avaient échappé, parce que les familles des gamines ou les gamines elles-mêmes, avaient voulu les garder, eh bien, ils me revenaient parfois ! J'en ai recueilli, des petits métis de treize ou quatorze ans, tout neufs et prêts à l'emploi. Et quelle aubaine à chaque fois, la bonne oseille, le magot, pactole !!

Il hurlait presque, caquetant de joie mauvaise.

Horace était déjà à la porte, hélant le policier, qui arrivait, alerté par les cris.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda celui-ci en allant vérifier les attaches du prisonnier.

— Il se passe que vous auriez dû lui mettre un bâillon. Cet homme est fou à lier, méprisable et vicieux. Il effraie cette demoiselle.

— Bien sûr qu'il l'est. Vous ne croyez pas qu'on abandonne aux Résidents des enfants de chœur ? Désolé, mademoiselle, ajouta-t-il d'un ton contrit, comme Aglaé fondait en larmes. Venez, je vais vous emmener auprès de mon collègue, votre tour ne devrait pas tarder. Vous pouvez rester seul un instant ?

Horace se contenta de hocher la tête. Mais, plus remué qu'il ne voulait se l'avouer, il ouvrit son livre, feignant de s'y plonger, évitant la tentation de croiser à nouveau le regard diabolique.

— Je ne sais pas si tu as des projets pour demain, toi, reprit la voix, redevenue velours, mais si tu veux passer à la casserole, n'hésite pas à aller chez Victorious de ma part. Il sera ravi de t'avoir. Tu as une sale tête, mais il y a plein de clients pour aimer ça, les métis avec une drôle de petite gueule comme la tienne. La petite chatte aurait aussi un franc succès, elle aussi, avec sa vilaine peau plissée et tachetée ! Il y en aurait qui paieraient cher, des dames et des beaux messieurs de la Haute, pour mettre la main sur ce minou-là !

Il continua dans cette veine un long moment, jusqu'à ce que le gardien de la paix revienne le chercher. Il se laissa détacher puis entraîner sans protester, toujours secoué d'un rire hystérique.

La porte se referma sur le prisonnier. Horace resta à la fixer, l'esprit troublé, l'écho de la voix perfide résonnant longuement à ses oreilles.

ζηϚϚ ζηϚϚ ζηϚϚ ζηϚϚ ζηϚϚ ζηϚϚ

Bien que la semaine suivante s'écoulât sans événement notable, Horace la vécut comme une expérience surréaliste. Ces matins, où il n'eut jamais à partir pour le Centre, ces nuits, qui se succédèrent l'une après l'autre, toutes à lui, le temps qui passe sans autre interruption que celle du sommeil, un sommeil naturel et choisi... tout lui semblait irréel.

Il dormait d'ailleurs aussi mal que d'habitude, ses nuits peuplées de cauchemars sans cesse plus vivaces. D'après le Dr. Simonnet, il faudrait plusieurs mois avant que son cerveau ne se réconciliât avec cet état d'appartenance constante et qu'un sommeil naturel, peuplé de rêves réparateurs, ne redevînt la norme.

Horace fit en revanche bon usage de ces journées ininterrompues, auxquelles il n'arrivait pas encore à croire vraiment, pour épauler Mme Ambroisine. Deux aides se relayaient en journée pour veiller au bon déroulement des activités, et les plus âgés des pensionnaires s'occupaient des plus jeunes, selon le principe d'entraide commun à tous les orphelinats résidentiels, mais les très jeunes enfants, comme Miranda, le bébé lumo-lépido, demandaient une attention constante.

Horace profita de sa disponibilité pour s'occuper de quelques conflits larvés, que madame Ambroisine, débordée, n'avait pas réussi à régler. Les orphelins résidentiels étaient habitués depuis toujours à cohabiter, mais le système particulier d'allègement des réquisitions de l'orphelinat de Fougères, inégal et imprévisible, suscitait rancœur et jalousie, voire des comportements répréhensibles. Bien sûr les rares enfants en cours d'adoption, ceux dotés de parents nominatifs qui les recevaient chaque week-end, en attendant de pouvoir les accueillir définitivement, le jour de leur majorité, étaient les plus enviés. Mais leur situation était connue et admise. Alors qu'à chaque visite de la famille Saint Albin, soit quatre fois par an, l'attribution des allègements de chacun était remise en question. Horace avait appris à ne pas envier les autres enfants qui, contrairement à lui, finissaient tous un jour ou l'autre par trouver un donateur pour quelques allègements. Solitaire par nature, il finit par s'isoler peu à peu, sans jamais se faire d'amis. Arrivé à l'âge de douze ans, il décida de se tenir à l'écart des visites d'allègements, estimant ses chances nulles et n'ayant nulle envie de supporter les regards des Hautes Castes conviés par les Saint Alban ; "les visites du zoo métis", comme il les appelait.

À partir d'un certain âge, les pupilles pouvaient prétendre, s'ils le souhaitaient, à quitter les dortoirs pour une petite chambre personnelle, ou pour une plus grande, à se partager à trois ou quatre – solution choisie la plupart du temps par ces enfants habitués à dormir à plusieurs depuis la naissance. À seize ans, Horace avait réclamé l'usage d'une petite pièce attenante au grenier, la vidant peu à peu du bric-à-brac accumulé au fil des années, y installant un lit et un bureau, et quelques étagères pour y ranger ses maigres possessions. C'était là où il passait désormais ses heures de libres, à travailler ou à lire.

Un soir, quelques jours après son ultime réquisition, alors qu'il était occupé à son bureau, à essayer de réparer la montre de madame Ambroisine, un coup bref se fit entendre à la porte. Il se leva et alla ouvrir.

— Je pense qu'il va falloir la porter chez le...

Mais ce n'était pas madame Ambroisine, venue prendre des nouvelles de sa montre. C'était Alphonse, englouti dans un pyjama trop grand, son lapin-fleur collé contre le ventre, une expression misérable sur le visage, ses ailes rousses traînant sur le plancher poussiéreux. Horace le dévisagea un moment, puis soupira en lui faisant signe d'entrer. Le petit garçon obtempéra, les yeux baissés, observant furtivement les lieux à travers ses épais cils d'avès.

— Tu n'as peur ici tout seul ? demanda-t-il à la fin de son inspection.

— De quoi aurais-je peur ?

— Des rêves. Moi quand j'en fais et qu'ils me réveillent, ça me rassure d'entendre les autres respirer.

— C'est normal, tu es petit. Moi j'allume et je prends un livre.

— Pour forcer ta tête à penser à autre chose, approuva Alphonse en s'asseyant au bord du lit.

Horace reprit son travail d'horlogerie, ignorant l'odeur de violette qui tentait d'assaillir son nez. Un silence s'étira.

— C'est Camille, jeta tout à coup Alphonse, tirant sur les oreilles de son lapin-fleur.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Lapinoudouchou.

Alphonse avait bien compris la question. Personne n'ignorait à l'orphelinat qui était Camille Saule, un grand gaillard de bientôt quinze ans, dont la beauté angélique était malheureusement entachée d'un tempérament brutal et sournois. Il avait été un bébé agité, puis un enfant difficile, et la vigilance de madame Ambroisine n'avait jamais vraiment suffi à



contrôler son caractère, égoïste et violent. Par un hasard de la génétique il avait hérité des traits purs et altiers de son père, un Haute Caste traditionnel, sa physionomie à peine marquée par l'héritage maternel, une métisse trad-nocto, qui ne lui avait légué que ses grands yeux sombres.

Depuis toujours les Hautes-Castes en visite à l'orphelinat avaient couvert Camille d'attention et de cadeaux, allégeant ses réquisitions sans compter. Pendant des années le garçon avait été convaincu qu'une famille se manifesterait pour l'adopter – pas des Hautes-Castes bien sûr, qui se contentaient de payer sans jamais aller plus loin, mais une bonne âme de la caste moyenne. Mais ce jour tant attendu n'était jamais venu. Si sa bonne mine avait un jour retenu l'attention d'une personne à la recherche d'un orphelin à adopter, son mauvais caractère notoire, connu de tout son entourage, que ce soit à l'orphelinat, à l'école ou au Centre de Rennes, avait dû la dissuader d'aller plus loin. Ces espoirs déçus n'avaient rien fait pour améliorer le comportement de Camille ; il était devenu si hostile et belliqueux que madame Ambroisine désespérait d'en faire façon, d'autant plus qu'il s'était peu à peu adjoint une petite clique de suiveurs, admiratifs et soumis, menant à eux tous la vie bien dure aux orphelins les plus timides et les plus sensibles.

— T'a-t-il bousculé, menacé ou harcelé ?

Alphonse fronça les sourcils ; puis, avisant le *Le Nouveau petit Larousse illustré* posé sur la table de nuit, il s'en saisit et commença à en tourner les pages : Madame Ambroisine était intraitable sur la nécessité de vérifier chaque mot inconnu.

— Avec un H, précisa Horace.

— "Soumettre quelqu'un à d'incessantes petites attaques", articula enfin Alphonse, relevant les yeux vers Horace. Des attaques avec des mots, ça compte ?

— Oui, ça compte.

— Alors oui, il me harcèle, lui avec tous ses copains. Ils disent que je suis moche et désagréable et que personne ne m'aime, et que c'est pour ça que je n'ai presque pas eu d'allègements depuis Noël dernier. Ils disent aussi...

Il s'interrompit, gêné.

— Que c'est pour les mêmes raisons que je n'en ai jamais reçu, finit Horace sans lever les yeux de son tournevis.

— Oui, fit Alphonse d'une petite voix.

— Et tu crois que c'est vrai ? Pour toi ?

— Je sais pas. Mais ce que je sais, c'est que je suis celui qui a le moins d'allègements de tous les petits !

— Et tu ne penses pas qu'il pourrait y avoir une autre raison ?

— Non ; laquelle ?

— Qui accepte les allègements pour chaque pupille, au bout du compte ?

— Les Résidents.

Horace reprit ses réparations, plus pour laisser le temps à Alphonse le temps de la réflexion que pour autre chose : l'état de la montre de madame Ambroisine dépassait clairement ses compétences.

Un nouveau bouquet d'hallucination assaillit soudain ses sens ; une lueur vive au coin de l'œil droit, une odeur de soufre, un son presque inaudible – une vibration plutôt.

Il ferma les yeux, respirant doucement par le nez, une fois, deux fois. Les fausses sensations s'estompèrent peu à peu, lui laissant l'esprit un moment vide, embrumé.

— À cause de mes ailes ? dit enfin Alphonse. Mais pourquoi seulement moi, et pas Jean, ni Madeleine ?

Horace rouvrit les yeux.

— Madame Ambroisine les envoie-t-elle tous les deux dans le verger pour s'entraîner à voler ?

— Non, admit Alphonse d'un ton chagrin. Ils ne peuvent pas voler, je crois.

— En effet. Madeleine a les ailes d'un lépido mais le corps d'un félide, trop lourd pour être soulevé. Et si Jean a des ailes d'alès, comme toi, il n'a pas les muscles du dos et des épaules assez développés. Ses ailes ne lui servent à rien.

— Oh si ! Il s'en sert pour se faire de l'air quand il fait chaud – moi aussi, ça fait du bien – et aussi pour se cacher du maître, quand il copie sur son voisin !

Le petit garçon riait encore, tapant gaiement des talons contre le bois de lit, quand un léger tap tap tap se fit entendre à la porte.

— Entrez, Mamita.

La porte s'entrouvrit, et le visage tigré de madame Ambroisine apparut dans l'embrasure.

— Ah, tu es là mon petit Alphonse. Il est l'heure d'aller au lit.

Elle jeta un regard interrogateur à Horace.

— Nous parlions des allègements des pupilles ailés.

— Ah. Penses-tu que ce soit une bonne idée...

— Mieux que de laisser Camille et ses sbires lui farcir la tête !

La vieille félide soupira, les oreilles basses.

— Ce n'est pas grave, maintenant que je sais pourquoi, dit Alphonse en sautant en bas du lit. Si Horace a pu le faire, je le ferai aussi ! Bonne nuit madame Ambroisine, bonne nuit Horace.

Le petit garçon adressa un dernier regard adorateur au jeune homme puis sortit de la pièce, trotinant sur ses pieds nus, les ailes bien hautes. Madame Ambroisine caressa la tête rousse au passage, lissant les cheveux ébouriffés, puis referma la porte derrière l'enfant. Elle s'avança, se penchant pour épousseter le dessus de lit en chenille beige, faisant voler quelques petites plumes rousses.

— Je n'aurais peut-être pas dû l'encourager à s'entraîner au vol, dit-elle dans un soupir las.

— Ça n'aurait servi à rien. De nombreux Résidents ont en mémoire propre la technique du vol, il aurait été encore plus mal en point après ses réquisitions. Il doit au contraire s'améliorer, et prendre des forces. Je vais réfléchir à un programme d'entraînement personnalisé et je veillerai à ce qu'il le suive.

Madame Ambroisine hésita, s'asseyant à son tour sur le lit, les mains enfouies au creux de sa jupe plissée.

— Crois-tu que ce soit bien sage ?

Horace la dévisagea avant de répondre :

— Qui d'autre pourrait le faire ? Vous n'avez pas un moment à vous, et les grands ne sauraient même pas par où commencer, même s'ils en avaient le temps. Je ne serai pas encore là longtemps de toute façon.

— Ne me le rappelle pas ! Je déteste quand mes petits partent, même si je suis heureuse pour eux, bien sûr, murmura la vieille dame.

— Je vous écrirai.

— Je sais que je peux compter sur toi.

Elle ouvrit encore la bouche, mais la referma sans un mot, songeuse. Elle avait attrapé le bord du dessus de lit et en tournait distraitemment les franges entre ses doigts.

— Oh, la peste soit de ces griffes ! s'exclama-t-elle à mi-voix, comme des fils restaient coincés sous ses ongles, là où se tenaient ses griffes au repos.

— Laissez-moi faire, dit Horace en s'accroupissant à ses côtés, dégageant doucement les fils tirés des doigts robustes, au pelage si doux, si familier. Qu'alliez-vous dire à l'instant ?

Madame Ambrosine hésita encore un moment, puis déclara :

— As-tu pensé à l'adoption ?

— Pour moi ? Non, pas depuis bien longtemps. Je suis un peu vieux maintenant, vous ne croyez pas ?

— Ne fais pas l'âne, protesta la vieille dame en lui tirant doucement une oreille. Et pas de ces yeux de prédateurs avec moi ; on n'apprend pas à une vieille guenon à faire des grimaces !

— Voyons, Mamita, qu'aurais-je offrir à un enfant ? Grâce à vous je suis à peu près fonctionnel, mais prendre la responsabilité du bien-être d'une autre personne ?

— Tu es plus que fonctionnel, Horace ! Tu es brillant, aimant, serviable, et...

Horace l'interrompit en posant une main sur son genou.

— Vous n'êtes pas objective, Mamita. Vous trouveriez des vertus cachées à Camille.

— Alphonse est un solitaire ; il a quelques copains mais pas de meilleur ami. C'est d'autre chose dont il a besoin. Il est sans doute déjà trop tard pour défaire l'attachement que le petit a pour toi, de toute façon, conclut madame Ambrosine.

— À qui la faute ?

— À moi, admit-elle avec un grand sourire qui découvrit des canines encore bien blanches et pointues.

— Mamita, soupira Horace ; je n'ai pas besoin de compagnie, la solitude me convient, vous le savez mieux que personne.

— Tout le monde a besoin d'une famille.

— Je vous ai, c'est assez.

— Oh, mon petit... je ne serai pas toujours là, tu le sais bien. Et je m'inquiète pour Alphonse ; il me rappelle toi au même âge, trop sensible, trop réfléchi.

— Je ne sais même pas où je vais échouer, ni dans quelles conditions je vais devoir vivre.

— Tu pourrais toujours venir ici certains week-ends, si l'accueillir chez toi s'avérait impossible. En train-bicyclette ça ne te coûterait pas grand-chose.

— Ça dépend de la longueur du trajet ! Je peux finir à l'autre bout du continent. Sauriez-vous quelque chose ? ajouta-t-il, soudain suspicieux.

— Moi ? Rien du tout, protesta madame Ambrosine en se levant, secouant sa jupe, lissant le dessus de lit, fuyant son regard.

— Hum.

— Bon, je te laisse. Ne te couche pas trop tard. Et... promets-moi d'y penser, veux-tu ?

La vieille dame sourit sans attendre de réponse, fermant doucement la porte derrière elle.

Horace resta un long moment à fixer la porte refermée.

Le problème ne serait pas d'y penser, mais bien d'essayer de penser à autre chose...

Dès le lendemain de la visite d'Alphonse, Horace avait téléphoné à un ancien pupille de l'orphelinat, émancipé depuis une dizaine d'année. Fernand était un métissé ailé, doté des ailes d'un avès et de l'ossature allégée d'un lépido ; ses compétences remarquables de vol lui avaient permis de gagner la troupe de comédiens ailés du *Théâtre Éthéré* de Rennes. Il était ainsi un sportif accompli, et Horace avait compté sur son expérience pour concocter un

programme d'entraînement pour Alphonse. Fernand avait accepté de venir sans hésiter, volant même jusqu'à l'orphelinat où il avait fait une arrivée remarquée, atterrissant dans la cour au moment précis où le bus communal ramenait les pupilles de l'école. Après une courte visite à madame Ambroisine, il était revenu chercher Alphonse, s'envolant ensuite avec lui pour le verger, sous les regards fascinés des autres enfants. Horace lui ayant également parlé du problème posé par Camille et son équipe, Fernand avait ajouté au programme d'entraînement une série d'exercices d'auto-défense "au cas où".

— Au cas où j'ai envie de leur casser la figure ? demanda Alphonse en se relevant, le visage rougi par l'effort.

— Je n'irai pas jusque-là... répondit lentement Fernand, luttant visiblement contre l'envie de rire. Et je n'irai pas non plus jusqu'à m'en vanter auprès de madame Ambroisine, si tu vois ce que je veux dire.

— Je lui dirai rien, promis ! Je lui dirai que c'est moi qui ai pensé à ça tout seul. Regarde, Horace, je m'améliore.

Alphonse repartit avec toute la ferveur du nouveau converti. Fernand suivit du regard le garçon qui courrait, battant des ailes, pour décoller sur quelques mètres avant de retomber, trébuchant, reprenant sa course...

— Je me rappelle de toi, bien sûr, remarqua soudain Fernand en reportant son regard clair sur Horace. Je n'ai pas fait le rapport au téléphone, je n'ai pas reconnu la voix ; ni le nom, parce que...

Il s'arrêta, son long visage figé par la gêne.

— Parce que tout l'orphelinat m'appelait Dracula, compléta Horace en haussant les épaules.

— J'aurais dû faire quelque chose à l'époque, mais tu semblais tenir le coup, alors...

— Il n'y avait rien à faire. Et puis ça détournait l'attention, c'est déjà ça.

— L'absence d'allégements ?

— Oui.

— Comme le petit Alphonse ici présent. Ne t'épuise pas à battre des ailes tant que tu n'as pas pris de la vitesse ! cria-t-il à l'attention d'Alphonse.

— Tu étais fortement sollicité par les Résidents, toi aussi ?

— Sans arrêt ; mon corps les avait envoûtés ! plaisanta Fernand.

Mais son visage était sérieux, sombre même ; il reprit :

— Je ne regrette rien, remarque ; c'est grâce à ça que j'ai pu passer les auditions du Théâtre, à l'époque. Malgré les séquelles.

— Tu as mis du temps avant d'en être débarrassé ?

— Des cauchemars la nuit et des hallucinations la journée ? Des années, mais déjà au bout de quelques mois c'était devenu supportable. Surtout quand on a l'habitude de vivre avec, n'est-ce pas.

Il entrouvrit les ailes pour souligner ses propos, attirant l'attention d'Alphonse, qui revenait vers eux, à bout de souffle.

— C'est mieux ?

Il regardait Horace et non Fernand, ses yeux papillotant derrière les verres teintés des lunettes de vol.

— Demande au spécialiste.

— C'est mieux en effet. Mais tu dois garder en tête l'économie de tes forces. Le décollage en demande un peu plus, mais après c'est surtout de la technique. Il faudrait l'emmener un

jour au Mont Dol, ajouta-t-il à l'intention d'Horace ; il y a un parapet idéal pour entraîner les plus jeunes ailés au vol.

— J'en parlerai à madame Ambroisine.

— Eh, je ne suis plus un bébé ! protesta Alphonse en repartant au petit trot.

— Le petit t'adore, remarqua Fernand.

Horace haussa les épaules sans répondre.

— Il n'est pas bien vieux. A-t-il vraiment compris que tu allais partir d'un jour à l'autre pour ne plus revenir ?

— J'ai toujours évité de trop m'occuper d'un petit en particulier, répondit Horace, évasif.

— Jusqu'à maintenant.

— C'était une idée de madame Ambroisine.

— Une idée en l'air ? Ou une idée mûrement réfléchie ?

— Je pourrais continuer à m'en occuper de loin, lui écrire de temps en temps, l'emmener goûter en ville lors de mes visites... ce serait presque pareil.

— Presque est le mot clé. La différence...

Il leva la main pour faire un signe à Alphonse, installé en haut d'un pommier, où il croquait une pomme, rayonnant de satisfaction.

— La différence est de se savoir, pour une fois dans sa vie, choisi, reprit Fernand en s'envolant à son tour vers le pommier.

Horace passa une partie de la fin d'après-midi au téléphone, à prendre des renseignements sur les conditions d'adoption des pupilles, cherchant à réunir le plus d'éléments possible avant de prendre sa décision. Alors qu'il raccrochait enfin le combiné, le téléphone se mit à sonner.

— Bonsoir, Emérance Chablis à l'appareil. Pourrais-je parler à monsieur Laurier, Horace Laurier ?

— C'est moi-même.

Un silence surpris accueillit sa réponse, puis la jeune femme reprit.

— Bonsoir, Horace. Je reçois un pupille de Saint Rioch à neuf heures après-demain matin au Centre de Rennes ; dix heures moins le quart vous conviendrait-il pour un nouveau rendez-vous ?

— Oui, cela me convient.

— Très bien ! Bloquez la journée, au cas où.

Elle paraissait très contente d'elle, et Horace se demanda s'il devait s'en réjouir ou s'en inquiéter.

— Bonsoir, mademoiselle Emérance.

Il raccrocha soigneusement le téléphone. Au fond du vestibule obscur, les deux silhouettes gloussantes qui l'espionnaient depuis un quart d'heure détalèrent comme des lapins dans un bruit feutré de pantoufles. En montant l'escalier, Horace croisa Madeleine, qui chantonnait une berceuse, ses ailes chamarrées battant doucement. Miranda, le bébé lumolépido, dormait dans ses bras vigoureux, sa petite bouche rose entr'ouverte.

— Oh, je ne t'avais pas vu, tu m'as fait peur ! Oh non, la voilà réveillée, se désola Madeleine, comme le bébé se mettait à brailler avec conviction.

Son joli visage de félide, d'un tigré gris très pâle, presque argent, était plissé de contrariété. Ses paupières papillonnaient de fatigue, voilant ses iris du vert de l'herbe au printemps. Sans ses ailes de lépido, elle aurait été une félide moyenne caste très courtisée, songea Horace en tendant les bras.

Le bébé continuait de vagir avec l'obstination des tous petits.

— Est-ce l'heure de la nourrir ?

— Non, elle a juste mal au ventre ; ça lui arrive souvent.

— Donne-la moi et va te coucher. Je la ramènerai à madame Ambroisine un peu plus tard.

Madeleine accepta avec reconnaissance et remonta en courant l'escalier qui menait au dortoir des filles, ses pieds nus de félide, qui détestaient tout soulier ou pantoufle, griffant doucement le bois patiné.

Le bébé, surpris du changement, se tut. Horace le fixa sans mot dire et Miranda sourit, gargouillant quelques bulles de salive.

— Bon. Puisque tu es si bien réveillée, allons coucher les cochons ensemble.

Consciente des injustices de l'orphelinat résidentiel de Fougères, madame Ambroisine n'avait jamais ménagé ses efforts pour compenser l'iniquité du système des réquisitions. Elle avait ainsi planté des dizaines de plants de framboisiers sur le mur du fond du parc qui s'étendait derrière le bâtiment principal, dessiné un parcours à billes dans la cour (avant de le faire modeler par un maçon de la ville, qui avait accepté d'offrir un peu de son temps pour les orphelins métis) et fait construire plusieurs portiques avec des balançoires et des trapèzes, faisant travailler les charpentiers en apprentissage en échange de copieux goûters. Elle organisait des ateliers pâtisserie, couture, modelage, peinture, où tous les talents pouvaient s'exprimer. Chaque soir, après le dîner, elle passait plusieurs heures à broder et tricoter, personnalisant de son mieux les uniformes bleu et blanc de ses charges, fabriquant et réparant des animaux de tissu et de laine. Sa bibliothèque était particulièrement riche, avec des livres pour tous les âges, des ouvrages résidentiels mais surtout de nombreux classiques, d'avant l'Abonnement. Pour réunir les fonds nécessaires à tous ces projets et activités, madame Ambroisine était infatigable, sollicitant chacun, demandant un conseil par-là, un don par ici, un coup de main si possible.

Mais surtout, madame Ambroisine avait obtenu l'autorisation d'entretenir quelques animaux.

Depuis toujours, ou du moins depuis bien avant l'Abonnement, quand les progrès de la génétique avait permis le développement de viande, de lait et d'œufs via l'industrie de pousse, les animaux ne jouaient plus aucun rôle dans l'alimentation humaine. Ils étaient dorénavant des animaux de compagnie, parfois de décoration, d'ambiance, de sport, ou encore sauvegardés dans des parcs. Et toujours ils coûtaient cher, à l'achat et à l'entretien. Leur possession était réglementée, et les personnes incapables de subvenir à leurs besoins n'y avaient pas accès. Madame Ambroisine ne s'était pas découragée, se proposant à l'adoption d'animaux laissés pour compte, obtenant les services gracieux du vétérinaire de Fougères, réunissant des donateurs pour payer les frais de nourriture.

L'orphelinat avait ainsi recueilli au fil des ans une compagnie hétéroclite d'animaux de toutes sortes, parfois trop âgés pour tenter une nouvelle famille après le décès de leur premier propriétaire, comme Plume, le micro-lama, ou d'un caractère peu affable, comme Lucifer, le chat qui dormait sur n'importe quel lit pour peu que personne n'y soit déjà installé, ou encore affligés d'un coloris peu vendeur, comme Citronnelle, Olive et Fruits des Bois, trois cochons ornementaux aux teintes ingrates de jaune-vert, kaki-brun et rose-mauve.

Les cochons ornementaux, de la taille d'un grand chat, étaient propres et affectueux, et avaient ainsi gagné le droit de se promener à leur guise dans l'orphelinat, du goûter au dîner les jours d'école, et plus longuement les jours de congé. Mais trop bruyants et turbulents, ils



— Pas vraiment. Ils voient la rentabilité, les chiffres, pas l'émotion, les sentiments.

— Mais ils voient bien que des gens paient pour que les pupilles y vont moins souvent au Centre ?

— Pour que les pupilles aillent moins souvent au Centre, oui. Mais s'ils admettent que des gens paient à la place des pupilles, ils ne comprennent pas pourquoi. Ce sont les règles, ils les suivent, sans chercher plus loin. Tiens, par exemple, quand tu joues aux petits chevaux : t'es-tu jamais demandé pourquoi il fallait sortir un six pour avoir le droit de sortir un cheval de l'écurie ?

— Non. Mais il n'y a pas de raison, ce sont les règles du jeu, c'est comme ça !

— Exactement. Tant qu'ils ont des corps à réquisitionner, avec les pupilles, les criminels, les gens gravement malades et les personnes qui souscrivent un emprunt consentant, ça leur va. Tant que l'orphelinat tourne bien, que les pupilles viennent toutes les semaines leur laisser leurs corps, ils ne vont pas chercher plus loin.

— Tant que madame Ambroisine s'occupe bien de nous ils se moquent qu'elle soit fatiguée, c'est ça ?

— C'est ça. Ils ne sont pas méchants, c'est juste leur façon de penser.

— Comme des machines.

— Comme des machines biologiques vivantes. Les Résidents veulent exister, c'est ce qu'ils ont exigé lors de la signature des Accords de l'Abonnement. Ils auraient pu continuer à dominer le monde, mais ils ont estimé que tout marcherait mieux si on s'entendait, si les humains acceptaient de se soumettre aux réquisitions.

— Pas tout le monde. Si j'étais juste un avès ou juste un nocto, je n'irais pas au Centre, sauf si j'étais très malade et que j'avais besoin qu'ils m'empruntent pour me soigner.

— Exactement.

— On est puni alors qu'on y peut rien. C'est nos parents qui devraient être punis !

— Oui. Sauf qu'on ne sait pas qui ils sont.

— Mais au début, il n'y avait pas d'enfants métis. Puisqu'il n'y avait que des humains-trad quand les Résidents sont devenus sauvages !

— Tu as raison, les premiers bébés métis sont nés dans les années 2000. Tu comprends, les gens étaient horrifiés de voir naître des enfants qui leur paraissaient anormaux, monstrueux, même. Ils ont été soulagés que les Résidents proposent cette solution qui arrangeait finalement tout le monde.

Alphonse marqua une nouvelle pause.

— Alors les gens qui font des bébés métis ne veulent jamais d'eux ?

Horace soupira.

— Si, ça arrive ; mais c'est rare. Ce choix les condamne à devenir basses-castes. Ils perdent tout, leur travail, leur maison, sont rejetés par leurs amis, leur famille... leur vie devient très dure, surtout avec un bébé métis dont ils doivent s'occuper.

Horace se tut, à court d'argument. Alphonse répondit avec fougue :

— Ils m'ont abandonné en sachant ce que les Résidents feraient de moi ! Je ne veux pas les connaître de toute façon. C'est pas eux que je voudrais comme parents, finit-il d'une petite voix, avant de plonger son pouce dans sa bouche et de fermer les yeux.

Horace fixa longtemps le petit garçon endormi, son corps fluet secoué par les cahots de la route, son visage pâle, ses yeux cernés, ses longues ailes rousses – objets de convoitise de Résidents.



Une heure plus tard Alphonse était aux mains des Résidents. Horace se hâta de sortir du service, de crainte de croiser les corps des pupilles réquisitionnés, le calque résidentiel plaqué sur leur visage finalement toujours moins révélateur de l'intelligence qui les possédait que l'expression inhumaine du regard. Croiser un proche en cours de réquisition était une épreuve que chacun souhaitait s'épargner.

Il se rendit au bâtiment d'à côté et gravit les quatre étages, jusqu'au Service des Emprunts Consentants. L'accueil, spacieux et clair, décoré de photos de paysages maritimes, proposait une douzaine de sièges, éparpillés au milieu de foisonnantes plantes vertes, placées là tant pour la relaxation que pour la discrétion. Plusieurs présentoirs, généreusement garnis en prospectus, clamaient "Servez-vous !". Horace sélectionna quelques livrettes et s'assit pour les lire.

— Désirez-vous un renseignement ?

Horace leva les yeux ; un Résident le regardait placidement, droit comme un I, raide comme la justice, ses bras pendant mollement le long du corps.

— Ces barèmes sont-ils à jour ?

— Certainement.

— Quel est le délai d'attente pour obtenir un prêt courant ?

— Un mois environ, répondit le Résident dans le ton atone et saccadé des Résidents de base. Il y aura des examens médicaux préalables et une entrevue avec un psychologue qualifié.

Horace leva une main.

— Inutile de répéter ce qui est écrit là.

— Avez-vous d'autres questions ?

— Non.

Le Résident tourna les talons et gagna le comptoir, de cette démarche désarticulée qui rappelait celle des pantins de bois de l'orphelinat. Horace se leva et quitta la pièce d'un pas rapide, empochant les brochures.

Après avoir patienté en lisant, assis sur un banc au dehors, Horace reprit le chemin du bureau du Comité de Soutien des Pupilles Résidentiels. Arrivé dans le couloir du troisième étage, il avisa une figure majestueuse qui sortait tout juste du bureau dans lequel il avait rendez-vous, suivi de près par une silhouette féminine aux ailes à demi-déployées, leur plumage brun clair mis en valeur par le ton crème de la robe de fin lainage.

L'homme était également un avès, mais un avès haute-caste, aux somptueuses ailes d'un blanc pur. Ce coloris, tout comme les traits élégants du visage vieillissant, la carrure encore impressionnante et le port altier, résultait de la sélection génétique menée par les plus riches familles dès la deuxième moitié du vingtième siècle. Les Résidents avaient trouvé naturel de favoriser les plus nantis, permettant aux riches d'acheter et de se réserver les meilleures techniques d'amélioration génétique. L'argent avait ainsi acheté la beauté ; désormais, haute taille, physionomie avantageuse et pureté des coloris caractérisaient la caste supérieure, quelle que soit la race.

Horace n'était encore qu'à l'autre bout du couloir. Il ralentit, prêtant l'oreille à la conversation.

— Je passais juste vous saluer, ma chère enfant. Je ne voudrais pas nuire à l'exercice de vos fonctions ! Admirable, ce dévouement, admirable...

— C'est mon travail, j'essaie de faire de mon mieux.

— Comme vous avez raison, Emérance ; il faut toujours s'appliquer à la tâche, même s'il ne s'agit, comme pour vous ici, que de passer le temps en attendant de trouver un gentil mari et de faire une ribambelle d'oisillons !

L'homme tournait le dos à Horace ; par-dessus son épaule Emérance fit un signe complice, mimant un air horrifié, profitant de la distraction de son interlocuteur, affairé à boucler son casque de vol, au souple cuir de pousse fauve, assorti au long manteau soigneusement boutonné.

— Je vous laisse, ma chère, je dois voler en vitesse au *Belvédère*, où je suis attendu pour le déjeuner par mon vieil ami Mériadec de Mirepoix ; vous savez, le Haut Administrateur des Provinces Grand Ouest d'Europe ?

Emérance murmura un assentiment poli ; l'avès la salua galamment, puis tourna les talons, s'éloignant d'un pas martial. À la vue d'Horace il haussa les sourcils, puis le gratifia d'un sourire plein de morgue.

— Vous devez être le prochain rendez-vous de mademoiselle Chablis ; allons, dépêchons, jeune métis, ne la faites pas attendre !

Il reprit son pas de charge en direction des escaliers, sans attendre de réponse.

— Serais-je en retard ? demanda Horace en arrivant devant la porte où Emérance patientait.

— Pas de tout, vous êtes pile à l'heure ! Monsieur de Chavagne aime souligner l'évidence.

— Comme l'importance de se trouver un gentil mari et cesser de travailler ? observa Horace en entrant dans le bureau à la suite de la jeune femme.

Emérance se retourna vers lui avec un sourire amusé.

— Là, il s'agirait plutôt d'un anachronisme grossier. Question mentalité, monsieur de Chavagne semble être resté bloqué en 1950. Asseyez-vous, j'ai de bonnes nouvelles pour vous.

La jeune femme passa derrière son bureau, puis s'y assit, vérifiant d'une main l'ordre de sa chevelure châtain clair bouclée, nouée en chignon flou, rejetant ses ailes derrière le dossier de son fauteuil, vérifiant ses dossiers et ses crayons – pourtant parfaitement bien rangés. Elle releva finalement la tête, et Horace demanda :

— Vous avez trouvé le poste idéal pour un pupille de sexe mâle, en bonne santé, au métissage discret ?

— Vous oubliez apte à des tâches complexes.

Horace se contenta de regarder la jeune femme, attendant la suite.

— Connaissez-vous Saint Rioch ?

— De nom seulement. Il y a un orphelinat résidentiel, non ?

— En effet. Mais ce n'est pas le point qui nous intéresse. Cette petite ville a vu s'ouvrir, il y a quelques années, une clinique vétérinaire. Une aubaine pour les Riochiens, qui devaient jusqu'alors aller jusqu'à Combourg ou Dinan pour soigner leurs animaux. Le Dr. Planchet vient d'engager un autre vétérinaire et souhaite compléter son équipe d'assistants dans la foulée.

Horace la dévisagea un moment.

— Mais je ne suis pas qualifié. Et je croyais que nous avions écarté les activités en contact avec le public. C'est une petite ville, je doute que ses habitants apprécieraient de confier leurs animaux à un métis.

Emérance haussa les épaules, dans un frémissement de plumage.

— J'ai cru comprendre que le Dr. Planchet était d'un genre peu conformiste. Pour tout vous dire, c'est votre métissage qui a été le premier point en votre faveur. Vos

qualifications – expérience pratique auprès de plusieurs espèces, capacité à se former rapidement, humeur égale – ne sont intervenues qu'en deuxième position.

— Ce Dr. Planchet souhaite employer un métis ?

— Oui ; de préférence. Certes il ne s'agit que d'un temps partiel, mais j'avais pensé...

— Que cela me séduirait ? Bien sûr, c'est même le job rêvé, répondit Horace, les sourcils froncés.

— Pourtant vous n'avez pas l'air content ?

— Cela me semble un peu trop beau pour être vrai. Un temps partiel vous m'avez dit ?

— Oui, et le salaire devrait suffire à vos besoins de base, il y a des possibilités de logement chez l'habitant en ville, je me suis renseignée. Mais si vous souhaitez gagner plus, pas pour le loyer bien sûr...

Elle s'interrompit un instant, dévisageant Horace, son regard sérieux cherchant le sien. Horace se demandait si elle faisait allusion au fait qu'en tant que basse-caste il ne pouvait pas accéder à la propriété ou même à la location sans intermédiaire, ou bien si elle pensait à autre chose.

— Oui ?

— Eh bien je vous ai trouvé un travail complémentaire, que vous pourriez faire à votre guise, chez vous. Une ancienne administratrice provinciale a décidé d'écrire ses mémoires pendant sa retraite, mais elle n'est pas, de son propre aveu, très douée avec les mots. Elle aimerait s'adjoindre un secrétaire pour y pallier.

— Et mon métissage ne la trouble pas ?

— Eh bien... vous ne travaillerez pas chez elle, et votre nom ne figurera pas sur ses mémoires.

— Je crois que je pourrais y survivre, répondit Horace avec une ombre de sourire.

— Ça sera sans doute affreusement ennuyeux.

— Aucune importance.

Il marqua une pause, cherchant à se concentrer alors qu'une nouvelle salve d'hallucinations tentaient de parasiter son cerveau.

— Si cela ne vous convient pas, j'ai d'autres possibilités, reprit lentement Emérance.

Horace la regarda, surpris.

— C'est parfait, voyons ! Inespéré, pourrait-on même dire ; non, je réfléchissais à la distance entre Fougères et Saint Rioch.

— À tire d'aile ce n'est pas très loin, répondit Emérance en ouvrant un tiroir, mais en train il faut passer par Rennes, je le crains. Regardez, voici la carte ferroviaire de la province.

Horace se rapprocha pour inspecter le document ; Saint Rioch était bien comme il le pensait, non loin de la provinciale qui menait de Rennes à Saint Malo, environ à mi-chemin.

— Si cela vous convient nous avons un rendez-vous à onze heures avec le Dr. Planchet.

— Aujourd'hui ?

— Oui. J'ai pris les devants, je pensais que cela vous conviendrait.

Elle rayonnait de satisfaction, ses joues ponctuées de fossettes, et Horace lui rendit son sourire.

— C'est dans une heure à peine.

— J'ai obtenu la voiture de fonction ce matin, dit la jeune femme en se levant.

D'habitude, si le temps le permet, je vole, c'est d'ailleurs un des éléments qui a joué en ma faveur pour le poste, mais parfois j'arrive à avoir la voiture. Ce n'est qu'une vieille Renault 4, mais elle fonctionne bien.

Elle s'était levée et rassemblait son trench-coat, son chapeau, son sac à main, les clés du bureau.

— Allons-y ! dit-elle en sortant dans le couloir.

Arrivée en bas du bâtiment, Emérance avait expliqué que la voiture était garée un peu plus loin et qu'elle allait la chercher pour gagner du temps. En une minute elle avait confié son sac et son chapeau à Horace, enfilé son trench-coat (se pliant gracieusement pour faire passer ses ailes dans les fentes au dos du vêtement), bouclé sa ceinture puis pris son envol, courant quelques pas avant de décoller d'une légère poussée du pied. Horace l'avait regardée s'éloigner, sa robe blanche flottant autour de ses jambes, ses ailes étendues dans un camaïeu de brun et de beige.

Il avait à peine eu le temps de lire quelques pages de son livre qu'une voiture s'immobilisa à ses côtés, une Renault 4 d'un blanc douteux, à l'aile enfoncée. Le visage souriant d'Emérance s'encadra à la fenêtre du conducteur.

— Montez !

Horace obtempéra, posant son cabas et les affaires d'Emérance sur la banquette arrière, bouclant sa ceinture. Emérance embraya une vitesse sans tarder et quitta le Centre Résidentiel, prenant la direction de Saint Malo.

— Je vais devoir m'arrêter prendre de l'essence. Mes collègues oublient toujours d'en mettre, c'est agaçant. Voulez-vous de la musique ?

Horace se contenta de secouer la tête. Les stations radiophoniques proposaient principalement de la musique résidentielle, à l'écriture artificielle, peu convaincante. Il préférait les classiques. Il ferma les yeux, respirant l'odeur fraîche de la conductrice, un parfum de soleil et d'air frais.

— Il y a pourtant toujours de la place dans les parkings du Centre, remarqua-t-il soudain.

— J'ai fait exprès de me garer loin, admit Emérance. J'ai besoin de me dégourdir les ailes régulièrement ou je ne me sens pas bien.

Horace la considéra un court instant, puis demanda :

— C'est votre cas en particulier ou bien est-ce le cas avec tous les ailés ?

— Les lépidos je ne sais pas ; mais les avès, oui. Ça devient vite une habitude, de programmer des moments de vol au cours de la journée.

— Et pensez-vous que ce soit la même chose pour des métis ?

— Ceux qui ont des ailes fonctionnelles, certainement. Pourquoi, les métis avès de l'orphelinats ne ressentent pas ce besoin ?

— Ils sont rares à pouvoir voler ; en ce moment il n'y en a qu'un seul, un enfant de huit ans. Et il vole rarement ; enfin, volait rarement, répondit Horace.

Emérance se contenta de le regarder d'un air interrogateur et il reprit :

— Il souffrait de fortes douleurs musculaires après ses réquisitions. Je me suis arrangé pour qu'il se mette sérieusement au vol.

— Je n'aime pas l'idée que les Résidents utilisent les ailes d'un enfant à son insu, murmura la jeune femme. C'est... obscène. Pour un adulte c'est déjà presque insoutenable, mais pour un enfant !

— Le pire n'est pas le fait que les ailes d'Alphonse soient utilisées pendant ses réquisitions, remarqua Horace. Le problème est qu'il ne bénéficie presque pas d'allègement, sans raison valable. C'est un bel enfant, gentil et souriant, que les dames Hautes-Castes aiment caresser et câliner lors de leurs visites.

— Que voulez-vous dire par "sans raison valable" ?

— Sans raison officielle. Je pense que les demandes d'allégements sont ignorées pour la plupart. Ce sont les Résidents qui reçoivent les demandes d'allégements et en perçoivent les paiements, comme vous le savez ; les pupilles aptes au vol sont rares, j'imagine qu'ils estiment plus rentables de les utiliser que de recevoir une compensation financière.

— La famille de Saint Albin ne vérifie-t-elle pas l'application de ses demandes d'allégement ?

— Il semblerait que non. Les visites à l'orphelinat sont des distractions, les enfants sont sélectionnés comme des chatons à une exposition animalière, mais oubliés tout aussi vite.

— Les pupilles ne sont pas des animaux de compagnie ! protesta Emérance.

Horace haussa les épaules.

— Nous sommes Basses-Castes ; pour un Haute-Caste c'est peut-être la même chose.

— Vous ne le pensez tout de même pas ?

— Je ne pense pas quoi ?

— Que les métis sont des êtres inférieurs, qui ne méritent pas le même respect que les humains de race pure ?

— Nous n'avons certainement pas les mêmes droits : interdiction de louer ou acheter un logement, de tenir une activité professionnelle, de posséder un véhicule, de prétendre aux postes administratifs, d'avoir des enfants...

— Je sais tout cela. Et pourquoi mettez-vous en dernier l'interdiction d'avoir des enfants ?

— Parce que cela me paraît peu choquant : quel intérêt de mettre au monde des enfants encore plus monstrueux que soi ? Les raisons ne peuvent être qu'égoïstes.

— Mais... pensez-vous cela à cause de la place des métis dans la société ou bien... ?

— Ou bien. Les corps des métis sont rarement cohérents, vous savez. Vous aviez raison de parler de métissage discret en ce qui me concerne : j'ai une meilleure vue et une meilleure audition grâce à mes gènes félides, rien de bien terrible, au contraire, même ; mais la plupart des métis sont affligés de particularités physiques aberrantes et encombrantes, voire douloureuses. Les métis sont des humains ratés, des anomalies.

Ils arrivaient à un garage ; Emérance freina, tourna et stoppa devant une station d'essence. Elle coupa le moteur, serra le frein à main et se tourna vers Horace, le visage très sérieux.

— Croyez-vous vraiment que les humains non traditionnels soient mieux adaptés à la vie sur terre ? Bonjour, monsieur, continua-t-elle à l'intention du nocto qui s'était présenté à la fenêtre. Le plein, s'il vous plaît.

L'homme hocha à la tête et se détourna vers la pompe. Il repoussa ses lunettes teintées sur son nez d'un revers du poignet puis saisit la poignée du tuyau de distribution.

— Regardez cet homme, reprit doucement Emérance. Incapable de supporter la moindre lumière un peu vive. Et les lumos, qui préfèrent le plus souvent vivre à l'écart à demi-nus et photosynthétiser en paix, loin du regard critique des autres humains. Et les lépidos, toujours à engloutir des litres de miel pour soutenir leur métabolisme forcené ! Et les félides, aux griffes encombrantes et au tempérament qui ne l'est pas moins, à surveiller comme le lait sur le feu !

Elle s'échauffait, les joues toutes roses, et Horace s'en voulut d'avoir envie de rire.

— Merci, monsieur ; voici, reprit la jeune femme en tendant quelques billets au garagiste. Faites-moi un reçu voulez-vous ?

Le nocto hocha la tête et partit d'un pas traînant vers sa boutique.

— N'auriez-vous pas oublié les avès ?

— Oh non. Je gardais le pire pour la fin !

Le garagiste revenait avec la monnaie et le reçu. Emérance remercia, salua l'homme qui s'éloignait déjà, et se pencha par-dessus les genoux d'Horace pour ouvrir la boîte à gants et y jeter les quelques pièces. Elle se redressa, ses cheveux ébouriffés effleurant le nez du jeune homme ; une odeur de coco et de vanille lui monta au nez : pas une hallucination, pour une fois.

— J'imagine que vous savez pourquoi les ailés arrivent à supporter le poids de leurs corps en vol ? reprit Emérance en démarrant la voiture.

— Une ossature allégée.

— Exactement. Un squelette d'une finesse extrême, quoique très résistant, pour les lépidos, et des os creux pour les avès.

— Et ça marche ; les lépidos et les avès volent.

— Peut-être. Mais les avès ne peuvent presque rien porter de lourd. Leurs vêtements, un petit sac, et rien d'autre pour la grande majorité d'entre eux.

Horace la dévisagea sans comprendre.

— Eh bien ! Quel intérêt de pouvoir voler si vous ne pouvez pas en faire profiter quelqu'un d'autre ? J'ai voulu poser ma candidature aux pompiers volontaires, je me suis entraînée des mois pour forcer mes muscles alaires, mais ça n'a pas été suffisant. Je n'avais pas la constitution.

Horace fit un signe d'assentiment. Certains avès avaient un profil typé, avec de très larges épaules et un dos puissant. Emérance avait une silhouette plus discrète, proche de celle d'une humaine traditionnelle un peu robuste.

— Imaginez-vous une mère qui ne pourrait pas sauver son enfant dans une situation périlleuse car incapable de s'envoler avec ce poids supplémentaire ? Sept kilos ; voilà le maximum que je peux porter en vol. Soit, pour un enfant avès, un bébé de moins d'un an. Passé cet âge-là, je devrais l'abandonner dans le bâtiment en flammes, la voiture qui plonge dans le précipice, le bateau qui coule en pleine mer – ou bien choisir de périr avec lui.

Horace la dévisagea avec stupéfaction. La jeune femme croisa son regard et rougit.

— Vous me pensez hystérique ? Et mes plaintes déplacées ?

— Non. Je pensais seulement que vous aviez une imagination débordante. Et un poil morbide.

Emérance éluda la réflexion d'un petit geste de la main.

— Ce que je voulais vous dire, c'est que les races non traditionnelles ne résultent pas de la sélection naturelle ; elles sont l'œuvre de l'homme, et même pas des créations éclairées ! Ces modèles n'étaient qu'un exercice de style, un travail d'entraînement dans l'idée d'un futur lointain où l'homme aurait à vivre dans d'autres conditions. Ces modèles étaient viables et reproductibles, certes, puisque nous voilà ; mais des lubies ! Des idées folles, inadaptées, des caprices de savant créatif !

Ils arrivaient sur la provinciale et Emérance lança la Renault à fond, appuyant énergiquement sur la pédale de l'accélérateur.

— Vous n'êtes pas Puriste tout de même, murmura Horace, estomaqué.

Emérance lui jeta un regard dédaigneux.

— Ai-je l'air d'une fanatique ? de quelqu'un qui voudrait anéantir quatre-vingt pour cent de l'humanité ? Non, reprit-elle plus doucement ; les néo-races existent bel et bien et nous devons faire avec leurs faiblesses. Mais je ne suis pas d'accord avec la manière dont notre société mondiale traite les métis. Il devrait y avoir une autre solution.

— Que proposez-vous ?

Emérance soupira.

— Si la créativité n'avait pas été rayée de nos gènes lors du Soulèvement, je suis certaine que les généticiens auraient trouvé le moyen de corriger le génome des embryons métis. Après tout c'est ce qui est fait en routine pour chacun d'entre nous par le Programme de Reproduction, avant l'implantation utérine.

— Il faudrait déjà que les métis soient acceptés par le Programme de Reproduction, plutôt qu'ignorés.

— C'est illogique, je suis bien d'accord avec vous. Je peux comprendre qu'un couple mixte omette de se déclarer auprès du Programme, leur union étant proscrite ; mais un couple de métis, déjà Basse-Caste, aurait tout avantage à profiter d'une surveillance médicale.

— Le Programme coûte cher et n'est pas prévu pour être offert à des personnes tout juste tolérées par la loi. De plus, les métis étant très peu fertiles, l'Administration préfère certainement ignorer la question, feignant de faire confiance à la décence de ceux-ci.

Emérance, occupée à doubler un camion, ne répondit pas tout de suite. Elle remarqua enfin :

— Être parent ne devrait pas être un luxe, ou une récompense pour comportement civil exemplaire. C'est un besoin naturel, celui de perpétuer ses gènes en fondant une famille !

— Eh bien la boucle de votre raisonnement est bouclée : inutile de perpétuer des gènes emberlificotés.

Emérance lui jeta un regard sceptique.

— Vous condamnez les métis à une vie de solitude ?

— J'aime la solitude, pour ma part. Mais devrait rester la solution de l'adoption.

Un court silence accueillit sa remarque.

— Vous avez raison... Les métis devraient pouvoir adopter des enfants métis et leur offrir un foyer ! Je me demande pourquoi ce n'est pas plus souvent pratiqué, reprit-elle d'un ton songeur, les sourcils froncés.

— Vous savez combien coûte l'adoption d'un enfant métis ?

— Eh bien oui, évidemment ; la libération totale d'un pupille exige la mobilisation d'une somme très importante, hors de portée de la plupart des bourses. Mais l'adoption nominative, qui permet au moins aux enfants d'avoir de vrais parents, et un foyer pour les week-ends, jusqu'à leur émancipation, le jour de leur majorité, est beaucoup moins onéreuse.

— Pour un Moyenne-Caste, c'est peut-être accessible. Mais pour un Basse-Caste, sous-payé, c'est le plus souvent hors leur portée. Une autre boucle de bouclée.

— Pourtant vous y réfléchissez, répondit posément Emérance.

Horace sursauta.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Une intuition.

Ils arrivèrent peu après à Saint Rioch, une petite ville calme, à quelques kilomètres à l'écart de la provinciale. Une question posée à une passante, qui promenait ses deux caniches éduqués, aux laisses pendantes, au pas lent et compassé, permit de trouver assez rapidement la clinique vétérinaire des Pas Perdus. Le bâtiment était similaire à celui de la clinique de Fougère, où Horace avait passé de longs moments. De grosses lettres carrées, installées sous la gouttière, indiquaient "Clinique vétérinaire des Pas Perdus" et, de part et d'autre de la porte d'entrée, de larges vitrines, aux longs panneaux verticaux, laissaient deviner quelques silhouettes et des étagères bien remplies. Le parking était de taille

modeste, avec un emplacement pour le bus communal, quelques places pour des voitures, dont une seule était occupée, par une DS impeccable, un généreux abri à bicyclettes et une petite aire pour les aîlés, délimitée et protégée par une haie de lauriers. Ils se garèrent et sortirent du véhicule ; Horace consulta sa montre : ils étaient juste à l'heure.

Alors qu'Emérance poussait la porte, faisant retentir le carillon, Horace fit un pas en arrière.

— J'ai oublié mes papiers dans la voiture ; je vais les chercher.

Emérance lui tendit les clés avec un sourire et pénétra seule dans la salle d'attente.

Quand Horace entra à son tour, la jeune femme était en conversation avec un grand avès, aux spectaculaires ailes pourpres, qui semblait sous le charme. Au bruit de la porte il se retourna et déclara, tendant la main à Horace :

— Ah, voici les renforts ! Bonjour, je suis Éloi, l'un des assistants du Boss. Je dois m'absenter pour un rendez-vous personnel, Céleste a pris la relève.

Il désigna du menton une très jeune lumo, vêtue d'une blouse rose pâle, occupée à renseigner une vieille dame au comptoir. Céleste leur fit un petit geste de la main en souriant.

— Bon, à la prochaine, reprit l'avès, tous sourires. Le Boss est le Dr Austère aujourd'hui, alors ne vous inquiétez pas de son air revêche.

Sur ces paroles incompréhensibles, il poussa la porte, passa au dehors, et s'envola d'un puissant coup d'aile.

La cliente était partie s'asseoir, un panier en osier sur les genoux, et se plongeait déjà dans un vieux numéro du magazine "Les gens de la Haute".

— Bonjour ! s'exclama la jeune lumo en contournant le comptoir. Je suis Céleste, et voici Lysandre Dupré, notre nouvelle vétérinaire, ajouta-t-elle en s'écartant, laissant le passage à une grande jeune femme, très mince, vêtue de bleu pâle – pantalons, tunique et calot compris.

— Bonjour, dit la nouvelle venue, d'une voix basse et modulée de contralto. Je viens en effet de rejoindre l'équipe, et ce sera bientôt votre cas, si j'ai bien compris.

Elle sourit à Horace, son visage pensif et sérieux s'éclairant en un instant.

Horace la dévisageant en silence, à court de mots, jusqu'à ce qu'Emérance lui donne un petit coup de coude. Il tendit la main.

— Bonjour, mademoiselle. Horace Laurier.

— Appelez-moi Lysandre ! Ici tout le monde s'appelle par son prénom ; enfin sauf le Boss, qui est... le Boss.

— À propos, mademoiselle Lysandre, fit une voix flûtée derrière eux, qui est le Dr. Planchet aujourd'hui ? Le Dr. Austère, j'espère ? J'ai un faible pour lui.

Emérance lança à regard éberlué à Horace, mais celui-ci n'y prêta pas attention, encore sous le choc de la physionomie de la nouvelle arrivante : le calot de chirurgien, porté très bas, ne suffisait pas à masquer l'extrémité des longs sourcils arqués, où naissaient une paire d'antennes, cachées sous le couvre-chef. De même, la finesse extrême du corps svelte, et le visage fin, au nez allongé, trahissait une ascendance lépido.

Le Dr. Dupré était une métisse.

— Et de toute façon c'est moi qui vais vous recevoir aujourd'hui, madame Chimette, disait Lysandre, entraînant dans le couloir sa cliente, une vieille dame frêle dont la chevelure verte de lumo s'échappait en nuage pâle d'un chignon chancelant.

Céleste prit la même direction, enjoignant les visiteurs à la suivre.

— Venez, le Boss vous attend dans son bureau, je vais vous y emmener.



Mme Chimette prenait son temps, immobilisée devant la porte où l'attendait Lysandre, les dévisageant sans vergogne.

— Monsieur Laurier vient pour un entretien. Pour un poste d'assistant, expliqua Lysandre avec un sourire compréhensif.

— Vraiment, chuchota bruyamment la vieille dame, alors qu'ils s'éloignaient dans le couloir, suivant Céleste dont la longue tresse verte ondoyait le long du dos comme un serpenteau. Quel chance... voyez-moi ce haut front d'intellectuel ! Et ce regard de braise ! Vous savez ce que l'on dit des hommes au regard de braise, mademoiselle Lysandre ?

La porte vitrée se referma sur elle, et Horace ne sut jamais ce que la jeune vétérinaire pensait des regards de braise. Emérance masqua un rire par un toussotement peu discret.

— Vous avez déjà une admiratrice, quel début foudroyant...

Ils arrivaient devant une porte fermée, et Horace put se dispenser de répondre. Céleste frappa légèrement, entrouvrit la porte et passa la tête à l'intérieur de la pièce.

— Ton rendez-vous est là, Boss. Mme Chimette commençait à flirter avec lui, Lysandre a dû l'emmener de force en salle de consultation.

Elle recula d'un pas et se tourna vers eux en souriant.

— Je vous laisse, j'ai à fort faire avec Éloi qui a bien mal choisi son moment pour aller chez le dentiste. Vous avez de la chance, continua-t-elle en baissant la voix ; il a commencé la journée en Dr. Austère, mais il vient de passer en Dr. Allègre : un poil fatigant, mais plus jovial.

— Entrez, entrez, fit une voix de baryton. Céleste, n'oublie pas d'aller surveiller le réveil du rat à houpette. Et pense à vérifier ses bouillotes.

— Je connais mon job, Boss, chantonna la jeune fille en s'éloignant, ses semelles de gomme couinant gaiement sur le linoléum du couloir.

Horace poussa la porte, laissant le passage à Emérance, puis avança à son tour. Le Dr. Planchet s'était levé derrière son bureau et tendait une grande main à Emérance, le visage éclairé d'un large sourire. Un visage aux traits épurés, dont la perfection trahissait sans l'ombre d'un doute son appartenance à la Caste Supérieure.

Mais que faisait donc de son diplôme de vétérinaire un humain-trad Haute-Caste dans l'humble ville de Saint Rioch ?

— Bonjour, chère mademoiselle, asseyez-vous je vous en prie. Bonjour, monsieur Laurier, asseyez-vous, voilà, c'est parfait. Alors, vous voilà.

Il souriait de toutes ses dents très blanches, ses épais cheveux châtons retombant sur ses yeux brun clair, les coudes sur son bureau, les mains jointes par le bout des doigts. Il maintient un moment de silence, puis reprit :

— Vous travaillerez vingt-cinq heures par semaine, selon un planning variable, en concertation avec les deux autres assistants, Céleste et Éloi. Votre travail sera varié, accueil direct et téléphonique des clients, rangement et nettoyage, commandes des médicaments, paperasseries diverses, et bien sûr aide en chirurgie et consultation et soins aux animaux. Vous apprendrez ça sur le tas. Vous commencez lundi prochain, à huit heures trente. Signez ici, conclut-il en poussant une liasse devant lui, repliée sur la dernière page.

Emérance se racla délicatement la gorge. Puis, voyant qu'Horace ne réagissait pas, elle observa :

— Monsieur Laurier devrait peut-être lire le contrat avant de signer ?

Le Dr. Planchet eut un geste vague de la main.

— Oh, non, c'est tout à fait sans intérêt. Les détails ennuyeux classiques, j'ai demandé à mon Résident-Comptable de préparer ça. C'est du cousu main, comme toujours avec eux.

Horace prit le stylo Bic que l'homme lui tendait, tout en demandant :

— Comment savez-vous que je ferai l'affaire ?

— Je n'en sais rien, mais vos références me conviennent, votre tête me revient et si le poste ne vous intéressait pas, vous ne seriez pas là. Une période d'essai est prévue par le contrat de toute façon.

Horace n'hésita qu'une seconde supplémentaire puis signa les papiers présentés, apposant sa signature brève et nette à côté du paraphe flamboyant de son employeur.

— Bien, bien, très bien.

Le Dr. Planchet se leva, se frottant les mains, contournant son bureau, donnant une bourrade dans l'épaule d'Horace, prenant les deux mains d'Émérance pour les porter à ses lèvres.

— Bon, je dois vous laisser, j'ai encore un minibouc à castrer. Ah, j'allais oublier. Cette chère Ambroisine me disait que tu aimais lire et étudier, Horace ; j'ai là quelques manuels de L'École Vétérinaire Unifiée qui devraient t'intéresser.

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers une grande vitrine, l'ouvrit et commença à la dégarnir énergiquement, saisissant livre après livre, les entassant dans les bras d'Horace, puis dans ceux d'Émérance, qui ouvrait des yeux de plus en plus grands, ses doubles cils étalés sur ses paupières comme une poupée de son.

— Voilà, ça ira pour commencer. À lundi prochain, Horace, au revoir, charmante demoiselle, bonne route, bon vol !

Sur ses derniers propos enjoués, il sortit de la pièce, sautillant presque. Horace et Émérance échangèrent un regard stupéfait, toujours muets.

— Ah te voilà, Céleste, continuait le vétérinaire dans le couloir. J'étais le Dr. Austère ce matin, non ? Ah oui, bien sûr, j'ai monsieur Taupinier tout à l'heure pour le vaccin de sa vieille chienne-trad, il ne fait confiance qu'à ce vieux bougon d'Austère. Si je lui présente la face réjouie de ce bon Allègre, il va me péter un plomb... bon sang, où sont passées mes lunettes ?

— Dans la poche de ta blouse, répondit posément la voix rieuse de la jeune luno. Là.

— Ah oui, merci, répondit le Dr. Planchet. Hum, hum. Voyons... Que faites-vous à traîner par-là, mademoiselle ? reprit-il d'un ton sévère, la voix brève et cassante. Je ne vous paie pas pour bailler aux corneilles dans les couloirs, que je sache. Le métier d'assistante vétérinaire n'est pas pour les pinups, si vous voulez vous faire les ongles au travail, il fallait devenir dactylo ! C'est bon, je tiens le bon ton, murmura-t-il encore en s'éloignant dans le couloir d'un pas devenu lourd et traînant.

— Je crois qu'on peut sortir, remarqua finalement Émérance.

Il restait encore un peu de temps avant midi et Émérance les emmena visiter le logement qu'elle avait repéré – une chambre au rez-de-chaussée d'une demeure ancienne, où vivait seul un vieux nocto Haute-Caste. Le loyer était très modeste, une aide ponctuelle étant attendue en contrepartie. La deuxième visite fut pour madame du Breuil, qui les reçut dans son petit salon autour d'une tasse de café. À la fois distance et affable, la vieille dame parut satisfaite des corrections qu'Horace appliqua à la volée au petit texte qu'elle lui présenta ; elle lui proposa aussitôt un poste de secrétaire à distance pour un temps indéterminé. Un nouveau contrat fut prestement signé, et ils reprirent sans plus attendre la route de Rennes.

Assis dans la voiture, le regard perdu par la fenêtre, Horace réfléchissait en silence à tous ces changements à venir, calculant ses frais et évaluant ce qui lui resterait.

Juste assez, sans doute.

— Vous voilà bel et bien libéré de la tutelle des Résidents, remarqua Emérance un quart d'heure après avoir quitté Saint Rioch. Vous allez pouvoir vous laisser pousser les cheveux, maintenant, remarqua-t-elle d'un ton léger.

— Non, je ne le pourrai pas.

— Bien sûr, vous êtes libre de conserver cette coupe de cheveux, murmura Emérance. Mais j'avais pensé que vous seriez heureux d'être débarrassé des contraintes vestimentaires et capillaires de l'orphelinat.

— C'est pratique, des cheveux très courts, vous savez. Vous devriez essayer.

Emérance lui jeta un regard contrarié, portant une main protectrice à son chignon souple, d'où s'échappaient quelques mèches bouclées. Horace lui sourit et reprit :

— En fait ce n'est pas un choix. Je ne peux pas laisser pousser mes cheveux, pour la bonne raison que je n'en ai pas.

— Mais... Oh, je comprends ! C'est pour cela qu'ils sont si denses et si brillants. C'est votre héritage félide.

— Oui, c'est un pelage, pas une chevelure. Je suis né ainsi et ça n'a jamais changé. Madame Ambrosine me félicitait souvent des économies de temps de tonte que je lui offrais.

Emérance reporta son attention sur la route, puis demanda :

— Aurez-vous besoin d'aide pour vous installer ? Le Comité prévoit éventuellement un accompagnement d'une fourgonnette.

— Pour un pupille, dont les affaires personnelles tiennent dans un mouchoir de poche ? Elle ne doit pas être très souvent sollicitée, votre fourgonnette.

— En effet. Mais si jamais...

— Je vous remercie. J'emporterai l'essentiel puis je compléterai pendant mes visites à Fougères.

— Vous pensez y revenir très souvent alors ?

— Oui.

— Vous pensez avoir assez pour... enfin, je ne veux pas être indiscrete.

Horace lui lança un regard surpris.

— Vous ne l'êtes pas. Vous avez deviné que je souhaitais adopter un pupille, et vous m'avez donné les moyens pour le faire. Mes frais seront très réduits et je vais pouvoir signer les papiers de décharge sans difficultés.

— L'enfant est-il au courant ?

— Non, bien sûr, je ne voulais pas lui en parler si jamais cela ne se faisait pas.

— Pourquoi ça ? Ne vaudrait-il mieux pas savoir que quelqu'un aurait souhaité vous avoir comme enfant, même si ce n'était pas financièrement possible ?

Horace haussa les épaules.

— Peut-être. Madame Ambrosine ne sera pas surprise, elle.

Emérance lui jeta un regard interrogateur et il reprit :

— C'est elle qui a tout manigancé.

— Et... vous en êtes heureux ?

— Oui, répondit Horace. Oui, répéta-t-il, d'un air de surprise. Très heureux.

Ils arrivaient aux abords de Rennes, la circulation devenait dense, et Emérance se concentra sur sa conduite. Ils furent bientôt en vue du Centre Résidentiel, et Emérance demanda, les mots se bousculant un peu sur ses lèvres :

— Il est l'heure du déjeuner. Voulez-vous... êtes-vous pressé de rentrer à Fougères ? Nous pourrions, enfin j'aimerais vous inviter à manger, par exemple Chez Cléophe, une charmante auberge du quartier métis, où nous serions tranquilles...

Elle s'était finalement garée sur la première place de parking qui s'était présenté, en face de l'entrée F, celle qui menait au Service des Pupilles. Il était presque midi, et les Résidents qui travaillaient sur place se dirigeaient en masse vers le petit bâtiment non loin, qui abritait leur cantine. Un petit corps enfantin sortit à cet instant du bâtiment, engoncé dans l'uniforme résidentiel, trébuchant sur les quelques marches, se reprenant avec difficulté. L'enfant réquisitionné était métissé félide, et une grande plage de son visage avait été rasée, de façon à ce que le filigrane résidentiel puisse y être apposé. Ses yeux, fixes et inexpressifs, était aussi ceux d'un félide, et son le corps fluet celui d'un nocto ou peut-être d'un humain-traditionnel. Dépassant la voiture, le Résident tourna la tête vers eux, sans curiosité, notant leur existence mais sans s'y intéresser : deux humains non réquisitionnés, assis dans une voiture. Lui devait se dépêcher, le corps réquisitionné affaibli réclamait de la nourriture, limitant ses capacités de travail, sa liberté, son accès à l'existence.

Quelques instants plus tard le Résident disparut, englouti par la foule grise massée devant l'entrée de la cantine.

Horace se retourna vers le joli visage souriant, hésitant, encourageant, optimiste, plein de foi en l'avenir. Un visage qu'il avait commencé, dangereusement, à chérir. Il détourna la tête.

— Je vous remercie, mademoiselle. Mais il est préférable que je rentre. Pouvez-vous me déposer à la gare ?

Fin

Si vous le désirez, vous pourrez reprendre le fil de l'histoire quelques années plus tard, en lisant le roman "Filigranes", livre suivant de la série *Lysandre Chalkhill*.  
Enfin, vous trouverez ci-dessous un glossaire regroupant les termes propres à l'histoire, puis les liens vers la page facebook de la série et le blog de l'auteur, où vous trouverez quelques sondages qui n'attendent que vos clics !

Bonnes lectures !



*Illustration d'Amandine Labarre*

## GLOSSAIRE

**Humain-traditionnel** : humain peu modifié génétiquement

**Néo-humain** : humain dont le génome a été fortement modifié afin de présenter un panel d'adaptations à différents milieux. Caractéristiques :

\* **Lérido** : ailes à fortes membranes colorées (teintes vives pour les hommes, tamisées pour les femmes), squelette très allégé, antennes poly-sensorielles.

\* **Félide** : corps athlétique entièrement recouvert d'un pelage court et serré, griffes rétractables pour les vingt doigts, pupilles fendues, hyperesthésie sensorielle. Tempérament combattif et protecteur.

\* **Lumo** : épiderme et phanères aptes à la photosynthèse (peau vert pâle, phanères en nuances de vert plus foncé). Travaillent presque toujours au contact de la nature, entre eux, à l'écart des autres humains.

\* **Avès** : squelette de grande taille allégée par la présence de très nombreux sacs aériens. Ailes plumeuses de coloris variables, mais toujours d'un blanc pur chez les Hautes Castes.

\* **Nocto** : corps frêle, à la peau extrêmement pâle (adaptation à un environnement très pauvre en UV). Yeux noirs de taille augmentée, sensibilité extrême à la lumière. Tempérament générique paisible.

\* **Exo** : exosquelette complet, avec un corps entièrement recouvert de chitine. Deux paires de membres supérieurs. Corps adapté à la marche bipède et la course hexapède. Pas de langage articulé, très fine communication par le biais de phéromones. Population très industrielle, volontaire pour les tâches les plus ingrates, vivant repliée sur elle-même, en Hors-Castes.

\* (Autres néo-races peu représentées : sinaquas, artics, hibernos, marsupios)

**Métis** : Humain issu de l'union de parents de races différentes. Ces naissances sont réprouvées et les enfants ainsi conçus sont d'emblée et définitivement Basses-Castes. La plupart sont abandonnés aux soins des Résidents et élevés dans les orphelinats résidentiels.

**Castes** : Classes sociales héréditaires. Les familles Haute-Castes sont fortunées et travaillent aux postes les plus prestigieux. Les Basses-Castes regroupent les humains métis, certaines professions (salariés des maisons de tolérance) et les repris de justice pour infraction grave (hors réquisitionnés permanents). Les autres humains sont Moyennes-Castes, hormis les exos, tous Hors-Castes.

**Néo-races animales** : Les animaux n'étant plus source de nourriture ou de travail, les nombreuses variantes de races animales ont été créées dans un but ludique et/ou ornemental.

**Aliments de synthèse** : De nombreux aliments, en particulier ceux qui nécessitaient jadis l'intervention animale (viande, œufs, produits laitiers, cuirs et peausserie) sont désormais produits artificiellement. De nombreux produits ont été complètement néo-formés (comme les viandes harmonique, cristalline, symphonique, etc).

**Résidents / Intelligences Biologiques** : Les fractions biologiques créées après la 2<sup>e</sup> guerre mondiale pour usages médicaux ou légaux ont gagné en 1961 une indépendance propre, s'imposant à l'égal de l'homme.

**Soulèvement** : Courte mais dramatique période pendant laquelle les Intelligences Artificielles prirent le pouvoir à l'échelle mondiale.

**Abonnement** : Période qui succéda au Soulèvement, assurant une entente permanente entre Résidents et humains.

**Centre Résidentiel Régional** : Établissement d'importance, où travaillent la plupart des Résidents, où sont effectués les emprunts, et où les Résidents sont stockés sous leur forme dormante de fraction mémorielle.

**(Haut) Administrateur de Province(s)** : Haute-Caste nommé au plus haut poste de l'administration provinciale (l'ensemble géographique mondial étant subdivisé en quelques centaines de Provinces).

**Pupille résidentiel** : enfant orphelin, le plus souvent métissé, abandonné à la naissance ou sans famille aucune, qui vivra jusqu'à sa majorité (vingt-et-un ans) dans un orphelinat résidentiel, soumis à de très régulières réquisitions dès l'âge de six ans, en échange de son entretien et de son éducation.

**Réquisition** : Procédure durant laquelle le corps humain est abandonné à l'usage d'un Résident pour une période limitée (orphelins, peines légères, soins médicaux) ou permanente (condamnés à perpétuité).

**Emprunts consentants** : Procédure semblable mais entreprise dans un commun accord, l'humain ayant signé un contrat lui assurant une rétribution financière en échange des séquences de réquisitions.

**Créativité** : Capacité cérébrale d'origine polygénique, désormais anéantie, par laquelle l'humain de jadis était capable de créer dans les domaines scientifiques, technologiques, artistiques, etc.

Avant de passer aux liens utiles, une courte pause pour remercier chaleureusement mes deux beta lecteurs, impitoyables et intrépides, sans peur ni reproche, toujours à l'affût de la moindre coquille et de la plus petite incohérence : Béatrice et Stéphane !

Et maintenant, pour ceux qui désirent aller se promener :

\* Page facebook de la série Lysandre Chalkhill \*

<https://www.facebook.com/LysandreChalkhill/>

\* Blog de l'auteur \*

<http://editionsdelachimere.eklablog.com/>

\* Liens vers la page auteur sur les sites d'Amazon, Book.Node, Goodreads, Babelio \*

<https://www.amazon.fr/Hélène-Louise/e/B006YQUOWS>

<http://booknode.com/auteur/helene-louise>

[https://www.goodreads.com/author/show/6948483.H l ne Louise](https://www.goodreads.com/author/show/6948483.H_l ne_Louise)

<http://www.babelio.com/auteur/Helene-Louise/290886>